34136/A

[1757]

See Bibl. Nat. Cat. Sci. Med. ii, 177

NOUVELLES OBSERVATIONS *SUR LA GOUTTE*,

Et sur les qualités de la Poudre, ou Ptisane balsamique qui en est le spécifique calmant, connue & approuvée par les Chefs de la Médecine, & consacrée à la Société.

DÉDIÉES AUX SEIGNEURS AFFLIGÉS de cette Maladie.

Par M. CHAVY DE MONGERBET, Docteur en Médecine.

A PARIS,

De l'Imprimerie de MICHEL LAMBERT, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LXI.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

MESSIEURS,

Suivant la définition d'Hippocrate, la Goutte eſt, de toutes les maladies, la plus cruelle, & celle qui vous affecte le plus particuliérement; cette définition, dont vous éprouvez trop les terribles effets, a été la ſource de mon application la plus ſingulière, & je n'ai pû voir ſans peine les Peres des Peuples, & les Protecteurs des talens, chaque jour expoſés à ſuccomber ſous ſes funeſtes coups, après avoir enduré les tourmens les plus inouis. Les difficultés d'un ſi grand travail, Meſſieurs, ſe ſont applanies en

faisant attention à la noblesse de son objet ; & sans m'effrayer du peu de succès d'un si grand nombre d'hommes éclairés, qui ont traité cette matière, j'ai compris qu'ils ont échoué, parce qu'ils ne s'y sont pas uniquement adonnés, & je me suis persuadé que la Médecine, qui n'estime & n'honore ses membres, que par l'utilité de ses travaux, verroit avec plaisir l'excès de mon zéle, qui, me faisant abandonner toutes les autres maladies, pour m'attacher à cette seule connoissance, me mettoit dans le cas de faire des observations plus étendues & plus intéressantes. Bien différent, Messieurs, de ces hommes avides qui ont excité la force de vos préjugés, par leurs remèdes universels ou par leurs spécifiques, dont

ils ne connoiſſoient que les noms ; je n'ai cherché à combattre vos maux qu'après en avoir bien connu la nature ; & ne croyant pas qu'il fût décent & honnête de m'en rapporter à mes foibles lumières & à mes progrès, j'ai confié la compoſition de mon remède aux Chefs de la Médecine, & leur ai communiqué mes obſervations, théoriques & pratiques ; la protection de ces Juges éclairés m'eſt d'autant plus avantageuſe, qu'elle me met dans le cas de continuer mes travaux, & de vous dédier cet Ouvrage, qui n'a d'autre but que celui de vous plaire, en vous propoſant des ſoulagemens qui vous ſont dûs de toutes façons ; daignez l'honorer de votre protection, & favoriſez ſon Auteur qui vous eſt en-

tiérement dévoué. Si vous pensez, Messieurs, qu'un remède intéressant ne doive pas être exposé à être enseveli par les effets du hazard : j'offre avec plaisir de le remettre entre les mains de Sa Majesté, dès qu'il lui plaira de me l'ordonner, afin qu'il soit rendu public après moi. Vous protégez jusques aux talens agréables, que ne devez-vous pas faire de celui qui vous intéresse si particuliérement? J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
CHAVY DE MONGERBET.

NOUVELLES OBSERVATIONS *SUR LA GOUTTE.*

LA Goutte eſt la plus féroce de toutes les maladies, ſoit par l'excès des douleurs qu'elle cauſe, ſoit par rapport à ſes ſuites funeſtes & à ſes révolutions. La Médecine nous a donné dans tous les tems des hommes très-éclairés qui ne nous ont rien laiſſé à deſirer ſur ſes définitions; ils les euſſent enrichies de la méthode la plus aſſurée, & de la pratique la plus heureuſe, s'ils en euſſent fait leur unique occupation; mais ces grands Maîtres de l'Art conſacrés à toute l'humanité, par l'étendue de leurs connoiſſances, ne pouvoient ſacrifier

le plus grand nombre aux intérêts de quelques particuliers : & si dans des tems plus reculés, la Goutte se fût multipliée comme aujourd'hui, nous possséderions son spécifique calmant depuis un long-tems, & nous aurions conservé un grand nombre d'hommes illustres que l'on n'a pu soustraire à ses fureurs. Cette réflexion m'ayant fait abandonner la pratique de toutes les autres maladies, j'ai employé tous mes momens à la connoissance de cette dangereuse ennemie ; les Auteurs les plus estimés que j'ai pris pour guides de ma théorie, m'ont été fort utiles dans la pratique, par les observations que j'ai faites sur celle qui leur étoit familière : je n'offre au Public qu'un traitement nouveau, & un remède simple dans ses effets, établi par l'expérience la plus constante & la plus heureuse. Je dis que la Goutte a fait de grands progrès depuis quelques siécles ; le raffinement des cuisines, inconnu dans les siécles

précédens, est encore une de ses causes principales, & cette preuve n'est que trop vérifiée par ceux qui en font la triste expérience ; mais que peut produire l'appréhension d'un avenir incertain contre les attraits d'une vie délicieuse : & la vie frugale & laborieuse peut-elle sympatiser avec les richesses ?

Je divise la société des hommes en trois classes, par rapport à la Goutte ; dans la première, je comprends ceux qui vivent dans la bonne chère, les excès & l'inaction ; dans la seconde, sont les personnes de Cabinet qui font de grandes dissipations d'esprit ; & la troisiéme regarde les gens de la campagne, & ceux qui, comme eux, robustes, sobres, & prenant beaucoup d'exercice, ne connoissent point ce cruel mal.

La nature n'agit pas chez tous les hommes de la même façon, & avec la même force ; elle se produit par trois voies bien connues : la première & la plus funeste se termine par la mort ;

dans la seconde, elle se débarrasse par des maladies qui épurent le sang ; & la troisiéme, imperceptible dans ses principes, est celle des personnes qui, paroissant en bonne santé, portent un principe d'âcreté qu'elles transmettent à leurs descendans, & qui forme la goutte ou quelque autre maladie qui devient héréditaire.

Quand la nature se débarrasse par des maladies ou par des flux périodiques, ce qui s'observe particuliérement chez les femmes, elle devient la source d'une bonne santé ; mais si ces crises heureuses viennent à se supprimer, ou par un régime contraire, ou par des remèdes contre-indiqués, &c. il se forme des maladies plus ou moins graves, & nous voyons un nombre de femmes goutteuses qui ne le deviennent que dans le tems où ce flux salutaire commence à s'intercepter ou à se déranger.

La Goutte s'annonce par des symptômes très-variés, soit dans le siége des parties, soit dans l'excès des douleurs,

& par la différence de ſes effets. Si la Goutte n'avoit qu'un ſeul principe, elle ſeroit plus uniforme, mais les vices du ſang dont elle dépend, ſont fort multipliés. Ce que je dis ici, je l'établis par ma propre expérience qui n'excite ma ſenſibilité que par rapport aux intérêts de la ſociété, trop facile à ſe prévenir & à juger d'un remède ſur la première apparence, ſans examiner les cauſes contraires: le mien dont j'ai confié la compoſition la plus exacte à M. de Sénac, premier Médecin du Roi; à M. de la Saone, premier Médecin de la Reine; à M. de Bordeu, Docteur-Régent de Paris; à M. Peſtalozzi, Médecin de Lyon; & à M. Morand, Chirurgien-Major de l'Hôtel Royal des Invalides, qui l'approuvent & le protégent, & à qui je fais part de ſes progrès, ne peut pas être ſuſceptible du préjugé, & des Juges ſi éclairés ne leur laiſſent aucun ſujet d'inquiétude ſur ſes qualités.

Le corps humain eſt compoſé de dif-

férentes humeurs qui ſont ſéparées du ſang, & ſont dans un mouvement continuel ; ce mouvement qui produit, qui fait croître, & qui nourrit les corps de quelque genre qu'ils ſoient, les détruit en même tems inſenſiblement.

Il y a dans les humeurs du doux, de l'amer, du ſalé, de l'acide & de l'âcre ; tant que ces choſes, qui ſont de qualités différentes, ne ſont point à part, en dépôt, & qu'elles ſont proportionnées entr'elles, & dans un mouvement naturel, elles font la ſanté ; ſi au contraire, elles dominent ſenſiblement les unes ſur les autres, qu'elles reſtent en repos, ou qu'elles ſoient dans un trop grand mouvement, elles produiſent la maladie, & l'eſpéce de la maladie eſt différente, ſelon la différente nature de ce qui domine.

Ces choſes différentes étant à la portée les unes des autres dans les vaiſſeaux, agiſſent les unes ſur les autres, & ce mouvement fait la chaleur natu-

relle, à laquelle contribuent le mouvement & le frottement des parties qui les contiennent : lorsque ces mouvemens sont trop forts, la chaleur n'est plus naturelle, c'est une chaleur de fiévre qui produit des âcres de différentes espéces, & qui peuvent prendre le caractère de la causticité la plus violente.

Les alkalis volatils dissolvent les chairs, les nerfs & les cartilages; les acides animaux dissolvent les os, ce que l'on peut éprouver dans le petit lait, y mettant tremper un os.

Les différentes salures naturelles des liqueurs se tempèrent mutuellement dans l'homme sain, sans se détruire les unes & les autres, comme l'acide & l'alkali qui sont dans certaines eaux minérales, &c.

Un âcre contre nature se trouve souvent confondu dans les humeurs, & ne produit point de mal sensible tant qu'il n'y est point en assez grande quantité, ou qu'il y est plus foible que ne le sont

les liqueurs qui n'ont qu'une ſalure naturelle ; on a vû ſouvent des perſonnes, qui portant un levain de vérole, paroiſſoient ſe bien porter, tant que le virus n'avoit pas fait aſſez de progrès pour ſe rendre ſenſible ; il y a des goutteux qui ſe portent bien dans les intervalles des accès de goutte, quoiqu'ils ayent dans eux de l'humeur âcre de la goutte ; c'eſt pourquoi il faut avoir égard à la cauſe de la goutte dans toutes les autres maladies de ces perſonnes.

Des charbons de peſte ont ſorti tout-à-coup à des perſonnes qui paroiſſoient être en parfaite ſanté, & lorſque ces charbons peſtilentiels ſortent de quelque partie intérieure du corps ; ceux à qui ce malheur arrive, meurent ſans garder le lit, & quelquefois même ils tombent morts dans les rues : ce qui prouve qu'on peut porter dans ſoi pendant quelque tems, un levain de maladie, & d'une maladie très-dangereuſe, ſans s'en appercevoir ; c'eſt ce que ne veulent

point comprendre ceux qui ayant la vérole, se sont bien portés depuis qu'ils l'avoient gagnée.

Ce qui prouve évidemment l'action des levains dans le sang ; c'est que le pus de la petite vérole ayant été introduit dans les vaisseaux d'une personne, y agit de façon qu'au bout d'un certain tems il produit des pustules de la même nature que celles d'où on l'a tiré.

La Goutte est une maladie qui attaque en premier lieu les articulations, on la nomme podagre, parce que les pieds ont coutume d'être les premiers attaqués & particulierement l'orteil ou gros doigt du pied, & le *calcaneum* ou talon.

La Goutte a différentes dénominations ; aux pieds, elle se nomme podadre ; aux mains, chiragre ; aux coudes, onagre ; aux dents, dentagre ; à la hanche, sciatique ; aux vertèbres, aux côtes, à l'omoplate & aux clavicules, elle se dit courbature, &c.

Il est à propos que je dise ici deux

mots du rhumatiſme, par rapport aux Anciens qui ne faiſoient aucune différence de la Goutte & du Rhumatiſme; mais dans les derniers ſiécles, Baillou, Cheſneau, Riviere & Charles Piſon en ont fait deux maladies; ils ont nommé Goutte arthritique, qui ſignifie maladie d'articulations, & ont caractériſé toute douleur générale & particulière qui attaque toute l'étendue du corps, de rhumatiſme.

La différence de ces deux maladies eſt bien claire; la Goute attaque ſans ménagement toutes les articulations des os; le Rhumatiſme, au contraire, attaque toutes les parties charnues, aponeurotiques, même les nerveuſes, & peu de perſonnes ſont exemptes de cette maladie; revenons à la Goutte.

Arétée & Margrave diſent que quand on ſe ſerreroit les pieds avec les plus groſſes cordes, quand on les mettroit dans un étau bien ſerré, qu'on les frapperoit avec des barres de fer ardentes,

toutes ces douleurs ne seroient pas si vives.

Si dans les commencemens de cette maladie, après les premiers tourmens, il survient une transpiration un peu longue, le malade est soulagé ; mais s'il vient ensuite un frisson, les douleurs augmentent, se fixent, & durent des mois entiers ; le malade se trouve cloué dans son lit ou dans un fauteuil, & souvent les os perdent l'action du mouvement des articulations par des ankiloses.

Les extrémités sont composées de parties tendineuses, d'aponeuroses, de nerfs, &c. Les vaisseaux y sont très-fins, parce que leur diamètre décline toujours en descendant ; autour des os des jointures, sont des glandes synoviales, dites mucilagineuses ; au moyen de ce mucilage qui facilite le mouvement, ces parties sont toujours humectées, & il ne s'y forme point d'ankiloses ; & dès que ce suc s'épaissit ou n'est plus fourni,

I arrive le contraire ; ajoûtez à cela ; les ligamens attaqués & ſans fonction, d'où dépend la perte du mouvement des pieds ou autres parties maltraitées de l'humeur gouteuſe qui va du pied au genou, à l'articulation de la hanche ; elle ſe porte au coccix, à l'os ſacrum, elle va de vertèbres en vertèbres juſqu'au col, parcourt les côtés, les mains, les coudes, l'articulation de l'omoplate & la clavicule.

Il ſe forme ordinairement des eſpéces de tumeurs aux environs des articulations des coudes, des genoux, & des doigts des pieds & des mains, dont la groſſeur varie, la matière reſſemble à de la craie ou plâtre, & quelquefois ſe diſſipe par écailles.

Quand la Goutte a parcouru les articles, elle ne ſe jette que trop fréquemment ſur les viſcères, ce qui met les malades à deux doigts de leur perte, & leur cauſe ſouvent la mort la plus cruelle ; voyons par ordre & en abrégé quelle route elle tient.

Quand elle se porte à la tête, elle cause l'apoplexie, & de-là la paralysie; si c'est aux sutures, il y a éblouissement, vertige, & des douleurs très-vives; quand elle parcourt les yeux, les dents, les machoires, la langue, &c. elle y cause les sensations les plus douloureuses, prive de la vûe, fait tomber les dents, & cause les accidens les plus violens.

Si l'humeur de la Goutte se fixe à la gorge, elle imite l'esquinancie, la trachée artère se resserre par l'interception de l'air, l'œsophage se fronce & s'affaisse au point qu'il ne permet aucun passage aux alimens, & elle affecte le pharynx, le larynx, la langue & toutes les parties dépendantes de la gorge.

Quand la Goutte remonte & se fixe à la poitrine, elle y caractérise des symptômes semblables à ceux de la pleurésie & des fluxions de poitrine; les parties extérieures de la poitrine en sont aussi altérées; telles sont les parties ten-

dineuſes & les ligamens des articulations de toutes les côtes.

Si la maladie dure long-tems, l'humeur ſe candit dans les bronches, & après une toux vive, il ſe fait une expectoration de crachats qui reſſemblent à du plâtre encore liquide; elle y produit auſſi quelquefois le crachement de ſang qui conduit le malade au tombeau.

Les perſonnes âgées, dont les pores ſont reſſerrés, & la peau deſſéchée, ſont expoſées à des aſthmes ou à des hydropiſies de poitrine, parce que la tranſpiration ſe trouvant gênée, la matière qui la formoit ſe jette ſur les poulmons qui font l'office d'une éponge; ils retiennent cet excrément, & la capacité en eſt ſurchargée, & quelquefois cette humidité ſe filtre au travers, cauſe l'hydropiſie de poitrine, & le malade ſe croyant un peu ſoulagé, meurt ſubitement.

Si la Goutte ſe porte à l'eſtomac, elle y fait de grands ravages, par les dou-

leurs aiguës, les vomiſſemens, les mouvemens convulſifs & les ſueurs froides qui en ſont la ſuite; ſi elle s'y fixe long-tems, l'humeur s'y candit & dégénère en pierres dures & compactes, & le malade périt; elle produit d'auſſi terribles effets dans le canal inteſtinal.

Dès que l'humeur de la Goutte reflue au foye, elle y produit des maladies de différens caractères, telle que la jauniſſe, obſtruction, skirre & hydropiſie, par les obſtacles qu'elle porte à ce nombre de vaiſſeaux & de glandes, & ſon ſéjour y produit un nombre de pierres, alors il n'eſt pas poſſible de ſoulager le malade.

La rate eſt ſujette au tranſport de l'humeur goutteuſe; ce viſcère s'engorge & s'endurcit, & ſi le malade eſt un peu ſoulagé, il devient triſte & mélancolique.

Les reins ne ſont pas exempts des terribles effets de la Goutte, qui dès qu'elle s'y candit, dégénère en ſable, & en-

ſuite en calcul, & y produit les tourmens les plus affreux ; ces pierres portées par les uretères dans la veſſie, y cauſent des déchiremens : les urines ſont ſanglantes & purulentes, & le malade ſouffre le martyre ; enfin, la Goutte n'épargne aucun viſcère, & parcourt toutes les parties du corps où elle produit les caractères de toutes ſortes de maladies.

Aprés avoir expliqué les différentes façons dont la Goutte ſe manifeſte, il eſt à propos d'établir un ordre & de diſtinguer celle qui eſt régulière ou irrégulière.

La Goutte régulière a coutume de ſe déclarer en Janvier ou Février, & à l'entrée de l'automne, ſans autre avantcoureur que de mauvaiſes digeſtions qui ont précédé ; le corps s'appeſantit, & il ſurvient, quelques jours avant l'accès, un engourdiſſement à la cuiſſe, l'appétit eſt quelquefois plus vorace ; la veille de l'accès, on ſe couche & on s'endort

en santé, mais le malade est réveillé par une douleur qui se fait ressentir ordinairement au pouce du pied, & quelquefois au talon & au gras de jambe, & qui ressemble à celle de la dislocation de ces os. Il y a le ressentiment comme d'une eau froide qui seroit répandue sur les membranes, le frisson vient & une petite fiévre; la douleur légère dans le commencement augmente d'heure en heure, & l'humeur s'ajuste aux os du tarse & du métatarse, dont elle suit les ligamens : c'est tantôt une tension violente, ou un déchirement de ces ligamens, tantôt c'est la morsure d'un chien qui la ronge, & quelquefois un sentiment de compression & de resserrement, la partie acquiert un sentiment si vif & si exquis, qu'elle ne peut supporter le poids des couvertures. Dès que la matière morbifique est un peu digérée ou dissipée par la transpiration, tous ces symptômes diminuent, & le malade commence à respirer; la partie malade

reſte enflée, au lieu qu'auparavant il n'y avoit que les veines répandues ſur la partie affligée, très-enflées.

Première preuve de la bonté de mon ſpécifique qui agit par la tranſpiration, voie que la nature indique. Le jour ſuivant, ou deux ou trois jours après, à meſure que l'humeur de la Goutte eſt plus ou moins abondante, la douleur ſe réveille au même pied, augmente conſidérablement le ſoir, de même que vers le point du jour, quitte ce pied, reprend ſa force, & paſſe à l'autre qui eſt attaqué de la même façon que le premier.

Quelquefois l'humeur eſt ſi abondante, qu'elle fatigue les deux à la fois, avec la même véhémence, mais ce n'eſt ordinairement que l'un après l'autre.

L'humeur goutteuſe n'attaque pas ſeulement les pieds, mais les genoux, & ſucceſſivement tous les articles, ce qui dépend de la quantité & de la qualité de cette humeur, de l'âge, du genre de vie,

vie, de la conſtitution de l'air & du tems que le malade a commencé de devenir goutteux.

Il ne faut pas s'imaginer qu'un Goutteux pendant deux ou trois mois & plus, n'ait qu'un même accès ; mais c'eſt un aſſemblage & une chaîne de ces petits accès qui vont toujours en diminuant, ſoit à l'égard de la douleur, ſoit à l'égard de la durée, juſqu'à ce que toute la matière de la Goutte ſoit épuiſée ; alors le malade revient en parfaite ſanté, ce qui n'arrive guères aux plus vigoureux, que dans la quinzaine ; dans les plus avancés en âge, & qui ont eu ſouvent la Goutte, dans pluſieurs mois ; & dans ceux qui ſont caſſés ou par les années ou par les maladies, elle ne les quitte pas que l'été ne ſoit avancé, & continue ſouvent des années.

Les premiers jours, l'urine eſt colorée, laiſſant un ſédiment rouge, plein de petit ſable, & le malade ne rend par les urines que la troiſième partie de ce

qu'il boit; pendant ce tems, le ventre eſt ſerré, l'appétit abattu, le malade a un léger trémouſſement par tout le corps; le ſoir, il reſſent même dans toutes les autres parties, quoiqu'elles ne ſoient pas le ſiège de la Goutte, une peſanteur inquiétante qui dure autant que l'attaque. Cette ſuppreſſion d'une partie de l'urine annonce que mon Spécifique eſt parfait.

A la fin de l'accès ſurvient une démangeaiſon aux pieds, mais ſur-tout entre les doigts dont la peau ſe lève comme des particules de ſon qui tombent par écailles: voilà la façon dont ſe comporte la Goutte quand elle eſt régulière; & elle ne revient communément que dans un an, & dans la même ſaiſon.

La Goutte eſt irrégulière lorſqu'elle eſt dérangée par des remèdes donnés mal-à-propos, ou quand, à raiſon de la durée opiniâtre du mal, la ſubſtance du corps s'eſt tournée en humeur de Goutte, ou quand la nature affoiblie

n'a pas assez de force pour la chasser de la manière qu'elle avoit accoutumé, & on voit éclater des phénomènes bien différens de ceux qui viennent d'être décrits.

Quand la douleur quitte les pieds, c'est une preuve que la règle du mal a été renversée, ou que la force du corps a diminué peu-à-peu ; la Goutte occupe présentement les mains, les poignets, les genoux & les autres parties du corps; quelquefois, après avoir tourmenté un ou plusieurs doigts, elle les rend semblables à une gerbe de racines de panais, les prive peu-à-peu du mouvement, & forme autour des ligamens des articles, des matières tophacées qui détruisent la peau & la surpeau, & font voir à découvert les nodus comme de la craie, ou des yeux d'écrevisses qu'on peut tirer avec la pointe d'une épingle; quelquefois l'humeur de la Goutte se déposant sur l'articulation du coude, y forme une tumeur blanche de la gros-

ſeur d'un œuf, qui peu-à-peu devient rouge & s'enflamme.

Quelquefois la Goutte ſe jette ſur le fémur & s'étend enſuite ſur le genou, le preſſe vivement, le privant du mouvement. La Goutte qui auparavant ne revenoit qu'à l'iſſue de l'hyver, & qui ceſſoit après quelques mois, tourmente à préſent des années entières, à la réſerve de deux ou trois mois plus chauds de l'Eté.

Enfin, ſi le Malade, avant que le mal fût ſi avancé, avoit de longs intervalles entre les attaques, préſentement il a tous les membres reſſerrés & embarraſſés; de ſorte que bien qu'il ſe puiſſe tenir debout & marcher un peu, ce n'eſt néanmoins que d'un pas boiteux & fatigant, & s'il veut forcer la marche, l'humeur de la Goutte qui n'eſt jamais entièrement diſſipée, menace les viſcères lorſqu'elle ne peut ſe jetter ſur les pieds.

Le Malade eſt tourmenté de pluſieurs

autres ſymptômes, comme douleurs dans les veines hémorrhoïdales, rots qui ſentent les œufs couvés, & l'appétit eſt languiſſant par défaut d'eſprits.

Après pluſieurs cruels tourmens que reſſentent les vieillards & qui ne s'éteignent jamais entièrement, les accès commencent à ne ſe plus faire ſentir avec tant de violence, ſoit que la nature ſe trouve opprimée par le poids de l'humeur, ſoit qu'à raiſon de la vieilleſſe, elle n'aye pas aſſez de force pour la pouſſer dans les extrémités; mais il ſurvient une eſpèce de mal d'eſtomac, accompagné de tranchées, de laſſitudes, ſans cauſe manifeſte, & quelquefois la diarrhée; alors la douleur dans les muſcles ceſſe, & ces ſymptômes s'évanouiſſent dès que la douleur des membres ſe réveille; la douleur devient moins vive d'accès en accès, & le Malade meurt ſouvent du mal d'eſtomac.

L'humeur de la Goutte forme quelquefois des pierres, parce que la fonc-

tion des reins eſt ſuſpendue.

Pour finir, les viſcères du Malade farcis de l'humeur de la Goutte, ne peuvent plus exercer leurs fonctions ; le ſang, ſurchargé de limon & d'ordures, ne peut plus circuler, ni la matière de la Goutte ſe porter ſur les articles, comme elle avoit accoutumé, & enfin la mort ſurvient.

L'on diſtingue la Goutte en chaude & en froide.

La Goutte chaude eſt celle à qui il ſurvient une enflure, après s'être manifeſtée par une couleur de roſe avec des douleurs vives, des élancemens, des battemens, des picotemens & des ardeurs qui annoncent une pléthore.

La Goutte froide & ſans chaleur n'eſt qu'un œdème ſouvent emphiſémateux ; il n'y a qu'une douleur de tenſion ſans pulſation & ſans élancement, mais un engourdiſſement.

La Goutte eſt fixe quand elle ne quitte point une ou deux articulations, &

vague quand elle se jette sur différentes parties ; & change à chaque instant.

Sentimens des Auteurs.

Les Auteurs déterminent plusieurs causes de la Goutte : Sydenham l'établit dans l'estomac, Fernel dans la tête, Willis l'attribue à la composition de certains levains, à la foiblesse des viscères, à la décadence du sang ; Rivière reconnoît un sel acide & corrosif : voici ce qu'il dit.

La Goutte a pour cause un sang abondant en sels acides & corrosifs qui s'en séparent & passent dans les lymphatiques, où ils communiquent leurs impressions, & ces humeurs ayant acquis un dégré d'acrimonie proportionné à la qualité & à la quantité de ces mêmes sels, il survient des douleurs & des tiraillemens qui se fixent d'abord aux articles.

Hoffman dit qu'elle consiste dans un spasme violent qui picotte, déchire,

tiraille, ſouvent juſqu'à produire une douleur telle que celle de la fracture, ou que feroit un pieu que l'on y enfonceroit, tiraille les membranes & les ligamens nerveux & tendineux qui contiennent les os, & les affermiſſent dans leur ſituation; ſpaſmes cauſés par une ſéroſité corrompue, ſalée, âcre, apportée en abondance dans les petites artères & les petites glandes des ligamens, & accompagnés d'un mouvement fébrile & de l'inflammation de la partie affectée.

Lorſque la douleur commence, les pores de la peau du pied ſe reſſerrent; l'abord & le reflux convenables du ſang ſont empêchés : tantôt la ſueur & la tranſpiration ſe ſupprimen, tantôt elle augmente; il y a rougeur & roideur dans la partie, les veines diſparoiſſent; on ſent dans la partie malade une tenſion & un tiraillement très-ſenſibles, accompagnés d'une rougeur & d'une chaleur ſuivie d'enflure : de-là de fré-

quens bâillemens, une descente de vents au travers des chairs de la cuisse, un frissonnement dans le dos & les reins, un pouls fébrile, des inquiétudes dans les environs du cœur, des défaillances, un sommeil inquiet, un engourdissement, un fourmillement dans les articulations, perte d'appétit, nausées, une espèce de convulsion dans les gras de jambes, vomissemens; ce qui arrive dès que l'humeur se porte aux parties internes, & tous ces accidens ne peuvent avoir d'autre cause qu'une contraction spasmodique, & le dérangement de la circulation qui en est la suite; & toutes les fois que la matière féreuse, âcre & corrosive est repoussée des parties affectées aux parties nobles du dedans, soit par un mauvais traitement, soit par quelque autre cause nuisible, elle y produit des douleurs vives & des spasmes.

Musgravé divise la Goutte en Goutte première ou héréditaire, en Goutte se-

conde ou ſymptomatique ; il dit que plus quelqu'un, en naiſſant, participe du virus goutteux de ſes pères, plus il en eſt incommodé.

Il dit que la ſeconde dépend des miaſmes arthritiques cachés dans le ſang, & qui ſe développent à la ſuite de quelques maladies aiguës ou de quelque remède contre-indiqué : telle eſt la Goutte ſcorbutique, mélancolique, celle qui ſuccède à la vérole, à l'aſthme, à la fièvre, à la colique & aux maladies de la peau, aux pâles couleurs, hydropiſie, flux hémorrhoïdal & flux menſtruel.

Il dit encore que celle qui paroît à la ſuite des maladies ci-deſſus rapportées, n'attaque que les perſonnes foibles & délicates & d'un âge avancé, & que celle qui vient après une tranſpiration ſupprimée, après des excès, ou pour avoir eu les pieds mouillés à la chaſſe, &c. n'attaque que les perſonnes robuſtes & peu avancées en âge.

Le célèbre Baynard a démontré, par ſes expériences ſur les urines, qu'il s'y trouvoit une trentième partie d'un ſel alkali : d'où il conclut que ce ſel âpre, aigu, piquant & irritant, retenu dans le ſang au moyen d'une humeur pituiteuſe & gluante, venant à ſe développer à la première occaſion, cauſe des douleurs & des tumeurs, ſoit dans les articulations, ſoit dans les membranes, tendons, ligamens, &c. & de la qualité & de la quantité de ces ſels les accès de la Goutte ſe manifeſtent.

Dès que ces ſels, enveloppés dans des humeurs viſqueuſes, ſont briſés & atténués, & que cette humeur ſe digère & qu'il ſurvient une tranſpiration, la douleur ceſſe, le mouvement de la partie ſe rétablit, & le malade revient en ſanté ; il arrive le contraire dans un traitement oppoſé à cette indication de la nature.

Dans la Goutte froide, les douleurs ſont moins violentes, & il y a moins

d'inflammation que dans la Goutte chaude, pourvû qu'il n'y ait point de complication vénérienne ou ſcorbutique; mais les paroxiſmes y ſont plus longs.

La Goutte paroît plutôt en Hyver & en Automne que dans les autres ſaiſons, parce que ce tems eſt plus propre aux fluxions.

Il dit auſſi que le rhumatiſme eſt occaſionné par un froid qui retardant la circulation dans les vaiſſeaux capillaires des muſcles & de leurs membranes, occaſionnent des engorgemens & des tumeurs, & font reſſentir les douleurs les plus aiguës; les vieillards y ſont fort ſujets, parce qu'ils abondent en une pituite craſſe & gluante qui reſſemble à de la cire que l'on injecteroit par une ſeringue.

Default, Profeſſeur de Bordeaux, établit, pour cauſe de la Goutte, une tranſpiration ſupprimée, & il dit: Cette partie du corps humain devenue dure

& ridée par le penchant de l'âge, ou obſtruée par les fautes qui procurent la Goutte, ſont propres à diminuer l'inſenſible tranſpiration ; ſes tuyaux excrétoires ſont la plûpart ſans uſage ; la matière qu'ils verſoient eſt retenue peu-à-peu, circule avec le ſang & les autres liqueurs, ſe mêle avec la lymphe que la nature fait couler dans les articles, pince par ſa ſalure les membranes & les tendons qui y aboutiſſent, & cauſe cette vive douleur que l'on nomme Goutte.

Les pieds ſont ordinairement les premiers attaqués, parce que les tuyaux de cette lymphe y ſont en plus grand nombre.

Comme chaque dépôt ſur les articles laiſſe à la fin quelque lie ou marc qui forme une eſpèce de concrétion qui augmente couche ſur couche à chaque attaque, il ſe forme des matières tophacées qui bouchent l'orifice de ces tuyaux, alors a matière de la Goutte ſe porte ſur les

autres articles, où elle trouve moins de réſiſtance, & y produit par ſucceſſion d'attaques, les nodoſités comme elle a fait aux pieds; enfin, ne trouvant plus d'iſſue dans les articulations, ſoit ſupérieures, ſoit inférieures, elle ſe dépoſe ſur les viſcères, & cauſe ce qu'on appelle Goutte remontée.

Sentiment de l'Auteur.

Ayant fait une compilation des ſentimens de ces Auteurs, l'on voit qu'ils conviennent entr'eux que la Goutte dépend d'une humeur âcre; les uns y ajoûtent des ſels tartareux, d'autres des ſels acides, des ſéroſités âcres & ſalées, une abondance de ſels alkalis, &c. Mais toutes ces différences ne les éloignent pas du principe; ils ne prétendent pas que cette maladie prenne ſon origine dans la lymphe ou dans quelque autre humeur qui ſe ſépare du ſang, mais dans le ſang même qui leur communi-

que toujours les qualités âcres ou baſſamiques.

Je dis que les Goutteux apportent ce virus en naiſſant, de la même façon que l'on naît ſcorbutique, ſcrophuleux, &c. Ce que j'établis par l'expérience la plus claire.

L'on voit tous les jours des perſonnes qui doivent le jour & la Gourte à leurs peres par ſucceſſion, l'on en voit d'autres qui en ſont exemptes, & cette même Goutte ſe manifeſte à la ſeconde ou troiſiéme génération ; l'on doit conclure de ce raiſonnement que le ſang de ceux de la première ou ſeconde génération n'a pas été entièrement exempt du virus goutteux ; mais que plus adouci & trop foible pour le manifeſter, il a fallu un long intervalle & un dérangement trop fréquent parmi les hommes, pour ſe développer & ſe tranſmettre aux générations ſuivantes.

Ce que j'ai dit de la Goutte héréditaire, je l'établis ſur la Goutte que l'on

nomme acquise, & voici comment :

D'une multitude d'hommes de tout âge, du même tempérament, du même état, & livrés aux mêmes excès, deux ou plusieurs deviendront goutteux, & le reste en sera exempt ; doit-on conclure de-là que la Goutte est la suite de ces excès, & pourquoi tant d'autres ne l'ont-ils pas acquise ?

Je dis plus, des personnes fort sobres, prenant beaucoup d'exercice, n'étant point nés de parens goutteux, le deviennent ; dira-t-on qu'ils doivent cette maladie à la constitution de l'air, ou à la qualité des alimens ? Dans ce cas, elle deviendroit épidémique, ce qui n'est pas probable ; & si elle étoit l'effet du hazard ou du mauvais régime, ne viendroit-on pas à bout de la guérir comme toutes les autres maladies ? Disons donc que ceux qui acquièrent la Goutte, ont apporté cette disposition en naissant, qu'elle dépend de la qualité du sang qu'ils ont reçu de leurs pe-

tes, qui par des excès en tout genre, en ont dissipé les parties les plus douces & les plus balsamiques, & leur ont communiqué des principes âcres & corrosifs, qui ne se développent ordinairement qu'à l'âge de trente ans, soit parce que avant ce tems les humeurs sont destinées à la nourriture & à l'accroissement des parties, soit pour avoir usé de la vie de bonne heure, ou parce que la peau plus resserrée à cet âge que dans l'adolescence, rend la transpiration plus difficile & moins abondante.

La transpiration supprimée procure l'accès, mais ne fait pas naître la Goutte, & il faut nécessairement que le sang ait cette qualité requise pour la produire.

Si la transpiration supprimée en étoit la source, quel homme dans ce monde seroit exempt de cette terrible maladie; à qui cette suppression n'arrive-t-elle pas tous les jours, soit en veil-

lant, soit en dormant ? Chacun est convaincu de cette vérité par sa propre expérience : il est inutile que j'en vienne à de plus longues preuves.

Ce que je dis de la transpiration, s'entend du flux hémorrhoïdal habituel, ou du flux menstruel supprimé ; & cela par les mêmes raisons.

Le principe de la Goutte est donc dans le sang, & la lymphe & les sérosités qui s'en séparent continuellement, participent de ses qualités ; comme elles sont destinées à nourrir les tendons, membranes & ligamens, il est impossible qu'elles n'y occasionnent de vives douleurs, si l'on fait attention à l'extrême sensibilité de ces parties. Les maladies qui dépendent de l'acide, comme mélancolie, passion histérique, épilepsie, &c. ont des symptômes différens, parce que l'humeur est moins corrosive, moins piquante, elle attaque les nerfs & les muscles, sans se communiquer à leurs tendons.

L'âcreté du sang des Goutteux dépend d'une quantité de sels acides & tartareux, & la sérosité qui en est le véhicule, a une âcreté bilieuse plus ou moins fixe, ce qui produit des diversités dans la Goutte, & rend la douleur fixe ou vague, & plus ou moins ardente ou inflammatoire.

La preuve de ces sels tartareux se tire par les ligamens des jointures qui sont rongés par le tartre qui s'y arrête, comme les ouvertures en font foi. Il y a plus, la matière plâtreuse qui se trouve quelquefois en abondance dans les articulations des vieillards goutteux qui ont beaucoup d'acide, est une preuve évidente d'un sel tartareux, composé d'acide & de beaucoup de terre.

Les Auteurs ont encore remarqué que les excrémens que rendent les Goutteux, c'est-à-dire, leurs crachats, leur urine, leur sueur, étant évaporés, ont donné une grande quantité de matière blanchâtre, concretée & en consistence de tartre.

L'exiſtence d'un ſel fluide tartareux dans les Goutteux, paroît confirmée par l'obſervation que le trop grand uſage des vins qui contiennent beaucoup de ſuc tartareux, eſt ordinairement très-propre à faire paroître la Goutte, & que l'on peut conclure de même de l'appétit exceſſif & vorace qu'ont les malades, ſur-tout avant l'attaque, & qui eſt ſans doute produit par l'abondance d'une lymphe acide dans les liqueurs ſalivaires & gaſtriques. Ces concrétions ne ſe produiſent point chez tous les Goutteux, ce qui dépend des reſſorts des vaiſſeaux qui ont plus ou moins de force pour les expulſer. Les hommes bilieux, d'un tempérament vif & animé, dont la Goutte eſt plus chaude & plus vague, puiſqu'elle ſe tranſporte d'une partie à l'autre, ont la ſérosité chargée de ſels âcres, bilieux, ſulphureux, & même alkalis.

Il faut remarquer que ſous les ligamens membraneux, qui affermiſſent

ordinairement les articulations, il y a une membrane purement glanduleuſe & véſiculaire qui eſt le ſiége de la ſinovie, où ſe terminent ſur-tout dans l'homme beaucoup de ramifications de vaiſſeaux ſanguins, & cette membrane, par rapport à ſa lâcheté, ne ſert pas à l'aſſemblage des os, mais elle ſépare une eſpéce de mucoſité ſemblable au blanc d'œuf; il y a d'ailleurs dans les grandes articulations des corps glanduleux revêtus de graiſſe, qui ſéparent de beaucoup de vaiſſeaux ſanguins une mucoſité ſemblable, dont l'uſage eſt de lubréfier les jointures, & de les empêcher de s'échauffer par le frottement, comme l'a montré dans ſon Oſtéologie le célèbre Anglois, Clopton Havers.

Toutes les fois donc qu'une ſéroſité ſaline, excrémenteuſe, ſurabondante dans le ſang, deſcend par les pores des glandes trop relâchées, dans les articulations mêmes, non-ſeulement elle

coagule la mucosité, qui par la suite se résout difficilement, & si elle est en abondance, elle s'y change enfin en un corps plâtreux ; mais étant renfermée entre des membranes d'un sentiment très-délicat, elle a peine à s'avancer & à s'évaporer, par rapport à la petitesse des pores ; ce qui fait qu'elle cause des tourmens inexprimables dans la partie malade.

La Goutte occasionne deux espéces de fiévres, l'une essentielle, & l'autre symptômatique. La première dépend de la qualité de l'humeur, & l'autre est la suite des douleurs & des veilles : au moyen de la fiévre, l'humeur goutteuse se dissipe plus facilement, & ce mouvement fébrile n'est pas inutile ; car c'est par son moyen que les sérosités salines excrémenteuses, empreintes d'un caractère étranger, sont en partie chassées & mises dehors du corps par les couloirs & les excrétoires que la nature a destinées à cet effet ; ce mouvement

fébrile plus fort que le naturel, qui se fait dans les solides & fluides, est la vraie cause des cruelles douleurs & des spasmes des extrémités, qui sont inséparables des accès de la Goutte.

La Goutte est périodique, & ses retours dépendent de la quantité de l'humeur qui se développe, quand elle est assez abondante; & elle demeure confondue avec le sang où elle n'occasionne aucun mouvement, tandis que ses pointes sont émoussées, & qu'elle y occupe un petit volume.

La foiblesse du tempérament & les fautes dans l'usage des choses non naturelles, font paroître la Goutte.

Par foiblesse, l'on entend un défaut de force & de vigueur dans le tissu & la conformation des solides destinés à contenir les fluides, ou plutôt à produire les mouvemens vitaux sécrétoires & excrétoires; foiblesse apportée de naissance, & transmise par les parens.

De là vient que les peres & meres

foibles & maladifs, comme ſont les hypocondriaques, ceux qui ſont ſujets au flux hémorrhoïdal, à des maladies irrégulières, les Goutteux, les calculeux donnent le jour à des enfans qui ont de pareilles diſpoſitions maladives; ajoûtez à cela des fautes eſſentielles contre le régime, fautes dont l'effet eſt non-ſeulement d'affoiblir & de détruire le ton des parties ſolides, la force & la vertu ſyſtaltique des organes; mais de produire beaucoup de liqueurs crues, intempérées & éloignées de l'état naturel des ſucs qui doivent être doux, & de les retenir & les amaſſer dans le corps, en conſéquence de la diminution des excrétions qui procurent la ſanté.

L'abus des plaiſirs de l'amour étant propre à diminuer la force & la tenſion des parties ſolides, nerveuſes & motrices, fait paroître la Goutte, car, comme la ſemence eſt le produit d'une lymphe ſpiritueuſe & ſubtile qui ſe

trouve

trouve dans le sang, on ne peut la perdre sans ôter aux parties fluides leur subtilité & leur douce volatilité, & aux parties solides leur vigueur & leur ressort, ce qui ne peut arriver sans un dommage considérable de toutes les fonctions du corps, & ce qui a fait dire aux Poëtes qu'elle étoit la fille de Vénus & de Bachus.

Les Goutteux, à raison d'un sel délié & irritant qui circule dans leurs vaisseaux, dissous dans le sang & dans la lymphe, sont d'un tempérament plus amoureux que les autres, & aggravent leurs maux.

Le vin, & sur-tout les vins violens, ou ceux qui sont chargés d'un acide tartareux, dérangent le tissu des esprits qui donnent le mouvement à notre corps; parce que les parties sulphureuses du vin se portent à la tête trop promptement, ou elles entrent dans les pores des nerfs, & se marient aux esprits dont elles dérangent extrêmement

la température par leur crudité & leur caractère hétérogène, de manière qu'ils sont moins en état de s'acquitter de leurs fonctions & de régler les mouvemens de la machine. Aussi le vin par sa matière tartareuse, contribue beaucoup à faire paroître la Goutte, & cette matière qui se sépare par les excrétions dans les corps bien constitués, séjourne & s'amasse dans le sang de ceux qui pèchent par la foiblesse des viscères.

L'yvresse éteint beaucoup la force naturelle des esprits, & donne plus d'épaisseur à la lymphe déliée, & la tension des viscères diminuant à proportion, ils ont moins de force pour faire transpirer ce qu'il y a de nuisible & de pernicieux dans les vins.

Les passions immodérées ont beaucoup de puissance pour faire paroître & entretenir la Goutte; la raison de cet effet est, quant à la longue tristesse & au chagrin, aux inquiétudes, & aux

ſoins continuels, aux méditations profondes, qu'en diminuant les forces du corps, les mouvemens vitaux des liqueurs, & les ſécrétions & excrétions, les affections de l'ame fourniſſent une matière abondante, c'eſt-à-dire, beaucoup d'impuretés ſalines, ſulphureuſes de divers genres.

Les mouvemens d'une grande colère peuvent exciter la Goutte ſur le champ.

La gourmandiſe, les repas continuels, lorſqu'on mène en même tems une vie oiſive & ſédentaire, l'interruption des exercices du corps, & un trop parfait repos après une vie agiſſante, occaſionnent le paroxiſme de la Goutte, parce que rien n'eſt plus contraire aux excrétions, ſans leſquelles la ſanté ne peut ſe ſoutenir, la bonne chére dans un genre de vie oiſive, amaſſe une grande quantité d'humeurs impures qui produiſent par la ſuite des douleurs & des mouvemens fébriles.

J'ai dit plus haut, en parlant de la Goutte nommée acquise, au sujet des personnes sobres, & qui n'étoient point nées de parens Goutteux, qu'ils en étoient redevables à la qualité des humeurs qu'ils avoient apportées en naissant, & conséquemment que cette maladie est héréditaire chez les uns, & que d'autres naissoient avec les dispositions qui y sont requises : ainsi sans rien confondre, que l'on me fasse la grace de me suivre.

Je dis qu'il n'est pas possible que cette maladie se manifeste chez quelqu'un qui n'y est point disposé par la qualité de son sang ; & sans me mettre dans le cas de la répétition, j'appelle les expériences à mon secours ; car dès que l'on supposera que la Goutte peut s'acquérir par les excès, sans admettre une disposition héréditaire, cette maladie seroit ou deviendroit plus commune que les fiévres dans mon pays, & la preuve de mon raisonnement se tire d'un

très-petit nombre de Goutteux, si l'on fait une comparaiſon exacte.

Voyons les ſuites d'une tranſpiration ſupprimée, & les avantages de cette douce évacuation.

Une tranſpiration continuée fait ſortir une grande quantité d'impuretés aqueuſes, ſalines, vaporeuſes, & d'un caractère fort actif; dès qu'elle eſt ſupprimée, elle peut préparer les humeurs à la Goutte.

Voici les ſentimens de divers Auteurs ſur la perſpiration. La perſpiration ſeule eſt beaucoup plus abondante que toutes les évacuations du corps réunies.

La tranſpiration diminue à proportion de l'âge, & elle eſt plus ou moins ſaline.

Chez les vieillards, la toux, les fluxions, les difficultés d'uriner, les douleurs des reins & des articles, les vertiges, les apopléxies, les démangeaiſons, l'inſomnie, la foibleſſe de la

vûe, les engourdiſſemens, les duretés d'oreilles; tous ces fâcheux ſymptômes reconnoiſſent pour cauſe la diminution & l'affoibliſſement de la tranſpiration. Pendant le froid, la peau eſt plus reſſerrée, & la matière de la perſpiration devient plus craſſe, & reflue dans l'intérieur.

Une vie oiſive rend les corps peſans & mal aiſés, le mouvement ſépare les impuretés par la perſpiration : un trop grand repos eſt donc la peſte du corps. L'exercice rend les corps plus légers, & toutes les parties, particulièrement les muſcles & les ligamens qui ſe débarraſſent des matières excrémenteuſes par le mouvement qui les prépare à une exhalaiſon, ce qui rend les eſprits plus déliés.

Les ſignes d'une tranſpiration diminuée ſont le trop d'embonpoint, & la peſanteur du corps.

Le coït immodéré procure chez pluſieurs la diminution de la quatriéme

partie de la transpiration.

La transpiration est plus considérable cinq ou six heures après le repas que quand on le finit.

Ceux qui boivent beaucoup s'affoiblissent, & transpirent peu ; & s'ils boivent de l'eau pure à jeun, ils en sont incommodés.

Une copieuse boisson d'eau empêche la transpiration.

S'il s'est formé un amas de mauvais sucs pendant l'hyver, ces humeurs se fermentent, s'agitent & se putréfient au printems, d'où naissent différentes maladies.

Les corps sont moins pesans en été que pendant l'hyver.

Quoique les humeurs des Goutteux soient très-grossières, elles ne s'exhalent qu'en forme de vapeurs.

Ceux qui transpirent beaucoup ont rarement besoin d'être saignés & purgés, ce que l'on observe chez les enfans.

Les femmes ne ſont point goûteuſes pendant le cours réglé du flux menſtruel.

Dans tout flux particulier, & les jours que l'on ſe purge, la tranſpiration diminue, parce que tout ſe porte à l'intérieur, & ainſi le relâchement du ventre occaſionne le reſſerrement de la peau.

La ſueur n'eſt point ce que l'on nomme tranſpiration ; mais l'on entend par-là une vapeur douce & inviſible, telle que celle qui ſe fait en hyver, & qui va juſqu'à cinquante onces par jour, ſuivant les différens ſujets.

Les maladies ſont plus dangereuſes en été qu'en hyver, non point par rapport à l'uſage de différens fruits, mais par rapport à la tranſpiration, qui, étant plus abondante dans cette ſaiſon, & particuliètement pendant le jour, ſe ſupprime ſouvent tout-à-coup par la fraîcheur de la nuit.

Le moindre froid que l'on eſſuye

dans la nuit en dormant, supprime la transpiration, & dispose les humeurs à la putréfaction.

Ces différens sentimens sur la transpiration sont d'Hippocrate, Galien, Sydenham, Default, Sanetorius, Dodart, &c. Ils établissent combien il est dangereux de la supprimer, & de quel avantage il est de la procurer, pourvû que l'on ne confonde pas l'insensible transpiration avec des sueurs abondantes.

Je m'attache ici à Sydenham & à ceux qui ont travaillé sur les ouvrages de ce grand Médecin ; il dit que l'indication qui se présente naturellement, est de ramollir la peau & de la rendre perspirable.

La nature pendant l'accès de la Goutte, dans la crise qu'elle opère, ne recherche que la perspiration ; à la fin de chaque petit accès, après une légère transpiration, le malade est soulagé & s'endort.

Toute autre évacuation irrite la Goutte, & l'effarouche, telles que saignées, émétiques, purgatifs, sudorifiques, &c. toutes les préparations chymiques y sont contraires.

Dans les fiévres intermittentes, si à la fin des accès la sueur qui survient est modique, elle soulage infiniment le malade; mais si la sueur est très-abondante, & va trop loin, au lieu de finir l'accès, la fiévre passe en continue; de même dans la Goutte, une légère moiteur qui paroît le matin, & se dissipe d'elle-même après chaque petit accès, dont le grand est composé, adoucit & soulage, soit la douleur, soit l'inquiétude de la nuit; mais cette moiteur naturelle se changeant en sueur abondante, la Goutte devient plus opiniâtre & plus farouche.

Si avant l'attaque de la Goutte pendant que l'humeur est encore confondue dans le sang, l'on procure cette moiteur légère, cette transpiration in-

ſenſible que la nature appelle à ſon ſecours, l'on préviendra inſenſiblement l'accès, & l'on épuiſera par la même évacuation que la nature employe lorſqu'elle en fait la criſe, l'humeur qui l'auroit produit de quelque caractère que l'on puiſſe la ſuppoſer. Cette obſervation prouve l'utilité de mon ſpécifique qui agit par la tranſpiration, & débarraſſe peu-à-peu l'humeur gourteuſe par les urines.

Le chagrin ſupprime la tranſpiration, la tranquillité d'ame la rétablit, cela peut s'entendre de toutes les violentes paſſions qu'il faut bannir.

L'exercice eſt un des plus grands & des plus puiſſans moyens, par lequel on puiſſe maintenir une régle égale & conſtante dans l'œconomie animale; il contribue à une circulation exacte & générale de tous les fluides, les humeurs ont un cours libre par les voies qui leur ſont deſtinées, & débarraſſent

les parties du corps qui seroient incommodées de leur séjour.

Cet exercice doit être proportionné aux forces & au tempérament d'un chacun, & l'on ne doit jamais s'éloigner de ce principe qu'une transpiration générale & continuée fait sortir du corps une quantité d'impuretés aqueuses salines, &c. & qu'une sueur trop abondante, bien loin d'être utile, prive le sang de son véhicule, l'épaissit, occasionne des embarras nouveaux, & fait naître des accès plus terribles que les précédens; je ne conseille donc ni la chasse ni la paume, ni le billard, ni aucun exercice particulier; qu'un chacun fasse attention à son âge, à ses forces, & à l'état où la Goutte l'a laissé; mon sentiment est que l'on doit entretenir le mouvement de toutes les parties du corps, ou rétablir peu-à-peu celles qui en sont privées, par un doux exercice, tel que la promenade à pied, à cheval, ou en carosse.

Cet Ouvrage, concernant les Goutteux, dont les humeurs ont besoin de beaucoup de ménagement par rapport à leur constitution particulière, je dois leur mettre sous les yeux la nécessité de corriger la qualité d'un sang qui s'aigrit tous les jours par un genre de vie libre; ce que j'établirai par l'histoire de plusieurs qui sont réduits dans l'état le plus affreux; situation qui peut devenir commune à tous les Goutteux, dès qu'ils feront attention qu'ils ont le même principe dans le sang; je rapporte donc ici fort à propos les sentimens de M. Malouin, Médecin très-habile. Voici ce qu'il dit sur la qualité de l'air & des alimens.

De l'air.

L'air est la cause de la vie & des maladies; & notre santé dépend en général plus de l'air que de toute autre chose.

L'air n'est pas seulement nécessaire à

notre vie pour la reſpiration, il peut auſſi beaucoup ſur notre ſanté par les différens dégrés de chaleur, de froid, d'humidité, & de ſéchereſſe, dont il eſt ſuſceptible; nous ſommes eſſentiellement affectés des changemens qui arrivent à ſa peſanteur & à ſon reſſort.

Il eſt fort mauvais pour la ſanté de reſpirer un air chargé de la tranſpiration de pluſieurs perſonnes, ou qui s'eſt enfermé dans un lieu mal propre.

L'air de la campagne eſt différent de celui de la ville; on digère mieux en campagne qu'en ville, & l'on a meilleur appétit.

Dès que les différentes qualités de l'air ne ſont pas proportionnées entre elles, ou qu'elles ne ſont pas ce qu'elles doivent être dans chaque ſaiſon, les corps en ſont plus ou moins affectés, & elles cauſent ſouvent des maladies.

Les différentes qualités de l'air pro-

duisent des effets relatifs à chaque tempérament, un air grossier & épais est favorable à quelques-uns, & d'autres ont besoin d'un air vif. Un air marécageux est toujours contraire.

De l'eau.

L'eau est l'agent universel, non-seulement de la nutrition & de l'accroissement, mais encore de la génération des corps. Elle a différentes qualités, suivant les différentes terres qu'elle traverse, dissolvant & emportant les sels des terres par lesquelles elle passe, dont elle prend les qualités.

Les bonnes eaux sont celles qui sont claires, légères, & ont peu de terre, & rien de métallique ni d'étranger.

Les vers qui s'engendrent dans le corps humain viennent le plus souvent de l'eau, où sont communément les œufs de ces animaux. Les enfans y sont

plus ſujets, parce que la chaleur & la douce humidité de leurs entrailles ſont plus propres à les faire éclore que les perſonnes d'un certain âge qui ont les humeurs plus âcres.

Toutes les eaux légères ne ſont pas bonnes, telles ſont celles de marais, & celles de fumier, l'eau tiéde relâche les fibres trop tendues.

Ce que j'ai dit de l'air & de l'eau me paroît ſuffiſant pour en diſtinguer les qualités, & en faire un choix utile; examinons à préſent la différence des avantages que procurent les alimens tirés des végétaux ſur ceux que fourniſſent les animaux.

Des animaux.

L'on retire un très-grand nombre de remédes & d'excellentes nourritures de différentes eſpéces d'animaux & de végétaux.

Les animaux en général ſont plus

ſujets à la corruption que ne le ſont les végétaux, tout y eſt plus en mouvement que dans les végétaux; les principes des animaux ſont moins fixes & plus volatiles que ceux qui compoſent les végétaux; les animaux qui vivent d'autres animaux ont naturellement les principes plus exaltés que ceux qui vivent de végétaux.

Toute liqueur animale miſe ſur le feu, ſe gonfle, & monte comme fait le lait, ce qui prouve ſon principe huileux.

Il y a dans les animaux plus ou moins de ſalure, & elle diffère dans les différentes eſpéces des animaux; tout tend chez eux à la volatilité, ſoit acides ou alkalis; la ſalure dans la plûpart des animaux, eſt de la nature du ſel ammoniac ou de celle du nitre.

Les animaux ont différentes propriétés, pris pour alimens & pour médicamens; comme les principes dont ils ſont compoſés diffèrent ſelon leur âge,

&c. les jeunes animaux ayant les chairs plus tendres, ſont en général d'une digeſtion plus facile ; & leurs principes étant moins exaltés, ils fourniſſent des alimens qui ne ſe corrompent pas auſſi facilement que ceux que fourniſſent les vieux animaux ; c'eſt pourquoi le poulet eſt plus ſain & plus facile à digérer que la poule.

La chair des animaux qui ſe nourriſſent d'autres animaux eſt un aliment moins ſain que ceux qui vivent de végétaux, comme la caille qui vit de végétaux eſt plus ſaine que la bécaſſe qui vit d'animaux.

Les viandes noires ſont moins ſaines que les viandes blanches, le liévre n'eſt pas ſi ſain que le lapin.

Dans les différens animaux d'une eſpéce, il y a différence dans la nourriture ; le veau rafraîchit, calme, eſt de difficile digeſtion pour certaines perſonnes, & lâche le ventre ; le mouton au contraire échauffe, agite, eſt de fa-

cile digestion, & resserre en général.

Les différentes parties des mêmes animaux donnent des alimens qui ont des propriétés différentes; les poumons sont un aliment différent de la chair, & la chair a des qualités différentes de celles des extrémités des animaux qui donnent une espéce de gelée qui adoucit les âcres.

La différente cuisson apporte encore de grandes différences dans les alimens par rapport à leurs qualités, on en a un exemple dans les œufs; un œuf crud est laxatif, rafraîchissant, & peu nourrissant; lorsqu'il est cuit, il devient nourrissant, s'il est plus cuit, il resserre & échauffe; ces choses qui sont d'un usage commun, mériteroientp lus d'attention qu'on n'en fait.

Des végétaux.

Les végétaux sont plus utiles à l'homme que les minéraux, & les animaux

même ; puiſqu'ils fourniſſent le plus de médicamens & d'alimens. Ils ſe ſentent de la nature de la terre qui les a produits.

Les végétaux ont leurs principes moins peſans & moins liés enſemble que les minéraux, c'eſt pourquoi les végétaux ſont plus diſſolubles dans les corps animés, & peuvent s'y changer plus aiſément en nourriture ou ſervir de médicamens, que ne le peuvent faire les minéraux, & au contraire, les principes des animaux ſont plus légers, & plus ſujets à la corruption que ceux des végétaux qui tiennent le milieu entre les animaux & les minéraux.

La connoiſſance des plantes uſuelles eſt néceſſaire pour la guériſon des maladies.

Les alimens tirés des végétaux ſont plus ſains que ceux que fourniſſent les animaux ; la viande & le poiſſon ſe corrompent plus que le pain ; ceux qui mangent beaucoup de viandes, ſentent

ordinairement plus mauvais que ceux qui vivent de végétaux.

Le grand usage de la viande contribue beaucoup à la corruption ; ceux qui vivent d'alimens farineux & d'herbages sont plus forts, & vivent plus longtems, ce qui s'observe dans les campagnes, chez les Ecossois, chez les Turcs, dans les Indes, chez les Tartares, &c. qui sont plus forts, plus robustes, & deviennent fort vieux.

Les parties des végétaux qui fournissent le plus d'alimens, sont les grains, les fruits, les herbes, & les racines.

Parmi les grains sont les farineux, tels que froment, segle, orge, ris, avoine, lentilles, millet, &c.

Parmi les herbes & les plantes, je conseille l'usage de celles qui nous sont connues, & qui sont très-saines, telles sont, la chicorée, le cresson, le cerfeuil, les oignons, la pinprenelle, les poireaux, la poirée, la laitue, les épinars, l'ozeille, la bourache, la bugloss-

ſe, la fumeterre, le céleri, le creſſon, la ſcorſonére, le chien-dent, les herbes balſamiques, les panais, les aſperges, les pois, les courges, les aricots, les artichaux, les cardes, le raifort, le pourpier, l'aubergine, & autres plantes qui ont de très-bonnes qualités, & dont les noms varient dans les différens climats.

Parmi les animaux, les écreviſſes & les grenouilles donnent une nourriture fort légère.

Les fruits ont des qualités rafraîchiſſantes & laxatives, il faut en ſçavoir faire le choix. Les meilleurs pour la ſanté ſont la ceriſe, la fraiſe aſſaiſonnée, la figue, le raiſin, les amandes, les poires; les fruits d'hyver ſont fort ſains, étant cuits & ſucrés: l'on doit faire peu d'uſage des fruits graveleux, des melons, pêches & prunes.

Le goût des viandes aſſaiſonnées, des vins & des liqueurs, l'emporte ſur les réflexions que l'on pourroit faire de

l'utilité des végétaux qui ſont moins agréables, & ſur le choix d'une eſpéce de vin de bonne qualité, dont l'on peut uſer modérément & bien trempé; je dois cependant prévenir ceux qui ſont attaqués de la Goutte, qu'ils ne peuvent être trop circonſpects dans le choix de leurs alimens, ſans interdire l'uſage des viandes & du vin; ils doivent s'attacher à la qualité, & l'aſſaiſonnement le plus ſalutaire eſt bouilli, rôti & le poiſſon frit.

Des minéraux.

Les minéraux ont des qualités plus ou moins actives & corroſives, & toutes les préparations chymiques n'enlevent point le principe. Ils fourniſſent de très-grands remédes, mais il faut être très-prudent dans leur adminiſtration, & ils conviennent peu aux Goutteux.

Tous les Chymiſtes s'accordent à di-

re que les métaux ſont compoſés de ſoufre & de vif-argent, parce que tous les deux ſe trouvent dans les mines joignant les métaux, & que d'ailleurs les métaux ſe réſolvent en l'un & l'autre principe.

Le ſoufre eſt une graiſſe endurcie dans les entrailles de la terre par la chaleur céleſte ; quand il n'a point paſſé par le feu, on le nomme ſoufre vif. Il vaut mieux que celui qui eſt artificiellement cuit au feu, il eſt de ſubſtance ténue, aërée, capable du feu, pourvu de faculté déterſive, attirante & digérante, & d'odeur forte & déſagréable, de température chaude & ſéche ; il y en a de couleur jaune, rouſſe, griſe & rougeâtre.

Le vif-argent eſt une eau viſqueuſe, aſſemblée avec une terre blanche très pure ; celui-là eſt comme germe paternel, & celui-ci comme ſemence maternelle des métaux qui ſe forment dans la matrice de la terre.

Il y a ſix métaux, l'or, l'argent, le cuivre, le fer, le plomb & l'étain.

L'or eſt le plus parfait de tous les métaux, engendré de ſoufre rouge, très-pur & très-ſubtil, & de mercure très-pur, rouge, & non brûlant.

Le métal qui ſuit l'or en bonté, eſt l'argent, procréé de vif-argent pur & de ſoufre luiſant & blanchâtre.

Le cuivre eſt un métal engendré de ſoufre rouge & épais, & de vif-argent le moins épuré; le fin cuivre eſt rouge, & s'appelle roſette; les Latins l'appellent *cuprum quaſi Cyprium*, parce qu'il a été trouvé en l'Iſle de Chypre.

Le fer eſt un métal engendré de vif-argent le plus impur, mêlé avec ſoufre épais, craſſeux & brûlant; le naturel ſe trouve aux mines en grains & en maſſe; on le fond aux forges, & on le met en forme de barres, plaques & lames.

L'acier, dit des Grecs, *Chalibs*, eſt

un fer, qui de sa nature est très-dur, ou qui a été endurci par artifice.

Le plomb est un métal livide, participant de bien peu de blancheur, engendré de vif-argent crasseux & limoneux & de soufre impur.

L'étain est un métal composé en sa superficie, de vif-argent blanc, & au-dedans, de vif-argent rouge & de soufre. La mixtion de plomb & d'étain s'appelle bissemur.

Je ne parle point des autres minéraux, comme l'antimoine qui fournit de grands remèdes ; & des sels, comme le nitre qui entre dans un nombre de préparations chymiques ; je dis seulement que toutes ces préparations ont des qualités contraires à la Goutte.

Du lait.

Le lait adoucit insensiblement les âcres des humeurs ; il les corrige & en même tems les renouvelle, parce qu'il

fournit une nourriture saine pendant que les vieilles humeurs âcres se dissipent peu-à-peu par les couloirs du corps.

Il y a des tempéramens auxquels le lait est contraire, tels sont les pituiteux, ceux qui ont beaucoup d'embonpoint, ou dont les vaisseaux sont naturellement petits; il est pernicieux aux vaporeux, aux mélancoliques, & à ceux qui n'ont pas les couloirs du basventre libres, comme ceux qui sont obstrués; il ne convient point aux épileptiques, à ceux qui ont des étourdissemens; le lait est incompatible avec la fiévre, autre que celle de consomption, fiévre lente & pulmonique.

La meilleure façon de le prendre est de le faire bouillir, & d'y délayer un peu de miel & de sucre, pour en faciliter la digestion.

Ceux chez qui il ne passe pas bien, le couperont avec ma ptisane.

L'on ne doit point en faire usage, sans

s'y être bien préparé ; le lait le plus nourrissant, est celui de vache ; ceux de brebis & de chévre tiennent le second rang, & celui d'ânesse est le plus séreux & le plus léger. Il convient à la Goutte.

Le petit lait clarifié convient à ceux qui ont les humeurs âcres, échauffées, & dépourvûes de sérosités.

Que les Goutteux ne se persuadent point que le lait est un spécifique dans leurs maux ; s'il procure des soulagemens à quelques-uns, il est contraire à plusieurs autres, ce que je prouverai dans l'Histoire de mes Goutteux ; d'ailleurs, il ne suffit pas, pour faire passer le lait, de s'y préparer & d'observer le régime dans les alimens, il faut que l'esprit soit tranquille, & ne soit point agité par les passions de l'ame, comme le chagrin, la colère, la fatigue, la trop grande application, qui tous réunis ou séparés, augmentent l'âcreté du sang par la dissipation des esprits ; l'on doit faire attention que le lait, qui a de

fort bonnes qualités, en a de très pernicieuſes, dès qu'il eſt contre-indiqué : ſon uſage n'eſt donc pas indifférent.

Des vins.

Quoique la Goutte ait été décrite la maladie des Grands, la façon de vivre, le luxe & les excès introduits dans tous les différens états, ont rendu cette maladie très-commune ; je ne conſeillerai donc point particuliérement l'uſage des meilleurs vins de Bourgogne, qui ont des qualités fort eſtomachales, pourvû que l'on en prenne modérément ; mais un chacun pourra faire uſage de ceux qui croiſſent dans ſon pays, ayant ſoin de choiſir les plus mûrs, les plus légers, & les moins violens ; ceux qui habitent les pays où les vins ont le plus de force, en feront moins d'uſage, & les tremperont davantage.

Si l'uſage immodéré des vins eſt contraire aux Goutteux, quel effet peuvent-

ils attendre des vins de liqueur, & particuliérement des liqueurs?

L'on ne peut preſcrire rien de particulier ſur l'uſage du vin, par rapport à la différence des climats & des tempéramens ; mais en général, ceux des pays chauds en uſeront moins que ceux qui habitent les pays froids; les vieillards, plus que les jeunes gens, & ceux qui travaillent beaucoup d'eſprit, ſeront plus modérés que ceux qui font un grand exercice du corps. Il faut ordinairement le boire avec beaucoup d'eau.

Les vins de Champagne tranſportés, occaſionnent des accès de Goutte, ce qu'ils ne font point dans le pays.

Le caffé met le ſang en mouvement: je ne dis rien de particulier ſur ſon uſage, parce qu'il ne convient pas à tous également.

L'on eſt dans le préjugé qu'il n'y a point de remède aſſuré contre la Goutte ; je conviens avec toute la Médeci-

ne, que l'on n'en suppose aucun qui guérisse radicalement ; mais nier les vertus de quelques remèdes qui assurent les soulagemens de cette maladie, parce que l'on ne voit pas comment ils peuvent agir, est une opinion très-préjudiciable en Médecine, & très-contraire aux intérêts de la société ; on devroit au contraire être porté à adopter un remède qui a pour lui l'expérience & le raisonnement.

L'on ne guérit point de cette maladie, parce qu'elle est très-difficile, & qu'elle demanderoit un tems infini ; le malade est impatient, & veut être guéri promptement ; les Médecins s'attachent moins au traitement de cette maladie, parce qu'ils connoissent l'injustice & l'ingratitude des malades ; j'en éprouve tous les jours des effets chez des Particuliers qui exigent de mes remèdes, les qualités les plus merveilleuses, sans vouloir s'assujettir à aucune espéce de régime, préférant les tourmens les plus

inouis à une gêne momentanée ; & le Public, qui se laisse prévenir, & qui juge sur les apparences, condamne un remède qui auroit produit des effets aussi assurés sur ces malades peu dociles, que sur beaucoup d'autres réduits depuis plusieurs années sur leur grabat, & que l'excès de leurs maux a pressé de se conformer aux avis du Médecin, dont ils ressentent tous les avantages.

Je viens à la preuve de l'inutilité des remèdes que l'on a employés jusques à ce jour pour le soulagement de la Goutte, & de leurs dangereux effets ; je me contenterai de donner quelques copies conformes aux originaux, pour ne pas grossir cet ouvrage, me paroissant très-inutile d'en citer un plus grand nombre ; qu'un chacun observe ce qui lui est propre, & s'attache à la conformité des exemples. Les faits que je cite sont très-instructifs, & les Particuliers que je nomme ne feront pas

fâchés de trouver dans le détail de leurs maux, & dans l'explication des différens remèdes qu'ils ont inutilement employés, les moyens de convaincre leurs confrères, & d'empêcher qu'une semblable confiance les réduise au même état.

Si mes remèdes ne peuvent procurer la cure radicale de cette maladie, ils ont l'avantage sur tous ceux que l'on ordonne, de soulager réellement, d'adoucir les humeurs, d'en corriger les qualités, & de ne nuire en aucun cas.

FAITS DE PRATIQUE.

PREMIÈRE LETTRE.

M. Roche, Curé d'Aurce-Néreſtang en Velay. Du 12 Décembre 1767.

LE malade qui consulte est âgé de 55 ans. Il est d'une famille attaquée de la Goutte, son pere en est mort à

l'âge de 75 ans. Le Consultant n'a ressenti aucune douleur de Goutte jusqu'à l'âge de 36 ans ; mais il étoit très-sujet aux maux de gorge ; d'ailleurs, robuste & d'un bon tempérament, sans jamais avoir fait d'excès pour le vin, ni autres. En 1738, il ressentit une grande douleur à la cheville extérieure du pied gauche ; cette attaque dura environ trois semaines ; quinze mois après, il eut une seconde attaque aux deux pieds, & pendant dix ans il a eu des paroxysmes, tantôt à la fin de l'automne, tantôt au mois de Janvier ; les pieds & les mains furent successivement attaqués, & la maladie faisoit toujours de nouveaux progrès, quoique sa façon de vivre fût égale. En 1748, la Goutte est devenue plus sérieuse, plus cruelle & plus longue, les douleurs suivirent toutes les articulations. Il a un nodus au petit doigt de la main droite, il n'a jamais ressenti de graviers dans la vessie, ni d'ardeurs

d'urine, il a passé jusqu'en 1754, sans faire aucun remède, & les progrès que la maladie faisoit, le déterminerent alors à consulter deux habiles Médecins qui lui conseillerent de prendre le lait de chévre pour se préparer aux eaux de Vals. A la fin de Mai 1754, il le prit après s'être fait saigner & purger; mais le lait lui donna une légère attaque de Goutte; il fallut l'interrompre, & le repurger; jusques-là il n'avoit eu aucune attaque dans la belle saison. Le 23 Juillet 1754, il commença à boire les eaux de Vals transportées; & après sept jours, la Goutte revint aux deux pieds successivement; il se repurgea quatre jours après cette attaque; quinze jours après la Médecine, il lui prit des coliques violentes, on le soulagea par des lavemens, & on le repurgea avec une ptisane Royale & une autre médecine: il commença ensuite l'usage d'un opiat composé par le Frère Joubert, Bénédictin Réformé, Pharmacien à

Notre-Dame d'Ambournay, & il uſa de cet opiat juſqu'au 6 Janvier 1755, reſſentant toujours quelques légères douleurs de colique ; mais ledit jour, la Goutte le reprit aux pieds & aux mains, plus forte que jamais ; il ceſſa l'uſage de l'opiat, & fut pendant trois mois & demi ſur le grabat ; il paſſa le reſte de l'année toujours bien foible ſur ſes jambes, & reſſentant toujours quelques coliques ; la Goutte a enſuite remonté, il a eu de violentes coliques & des vomiſſemeus, le viſage lui a enflé à deux ou trois repriſes ; & la colique toujours opiniâtre, il s'eſt purgé avec le ſenné, la rhubarbe, & la manne, dont il a été fort incommodé ; il s'eſt repurgé avec la manne dans du petit lait, qui l'a bien mieux purgé, & ſans mettre les humeurs en mouvement ; il a fait quelques autres remèdes avec auſſi peu de ſuccès ; le malade prie M. de Mongerbet de lui dire

ſon avis, ayant en lui une entière confiance, &c.

Roche, Curé d'Aurce-Néreſtang, près le Moniſtrol en Velay.

II. LETTRE.

M. Garnier, Chanoine de Cernon, près Corbigny, par Nevers, le 19 Février 1768.

Je ſuis âgé de 65 ans ; il y a quinze ans que je ſuis attaqué & tourmenté de la Goutte au moins deux fois l'année ; depuis environ trois ans, une éréſipelle s'eſt miſe de la partie avec la Goutte ; quelques Médecins m'ont conſeillé la ſaignée, ſur-tout quand la fiévre me ſurvient ; je m'en trouve aſſez bien pour le moment, mais mes maux augmentent chaque jour ; je ne peux faire uſage des purgatifs, ſoit en boiſſons, ſoit en bols ; je vomis toujours les liquides, & je ne peux avaler les ſoli-

des. J'ai employé toutes sortes de remèdes intérieurs, ainsi que bien des topiques, sans soulagement; je suis obligé d'avoir recours, dans les grandes douleurs, à l'opium préparé qui enchante mes douleurs pendant quelques heures seulement. Je vous prie de m'instruire des qualités de votre ptisane, &c.

Garnier, Chanoine de Cernon.

III. LETTRE.

M. Bottier, Chirurgien de Bourg, le 15 Avril 1758.

La personne pour qui je vous écris est un jeune homme âgé de 18 ans; il se plaint de douleurs extrêmement aiguës dans les articulations, qui commencerent en 1753, après avoir reçu la pluie pendant trois jours en allant voir sa mere. La douleur commença aux deux pieds que l'on fit d'abord parfumer avec de la poix-résine; il fut un

peu plus tranquille pendant quelques jours ; il fut enſuite attaqué de douleurs générales, ne pouvant ſe remuer ni agir en aucune manière, on l'amena à Bourg dans l'hyver de 1754, où il fut calmé pendant quelques mois ; les douleurs revinrent enſuite ſur tout ſon corps ; il ſe mit pour lors à l'Hôpital, où il eſt encore ; on le mit premièrement aux remèdes généraux, & on le fit paſſer à l'uſage du petit lait, avec quelques ſuccès juſques à l'entrée de l'automne, & alors il ſouffrit avec la même violence : on lui fit prendre la ptiſane ſudorifique avec fort peu de ſoulagement, & il paſſa une année avec une alternative de maux exceſſifs & de tranquillité ; l'année ſuivante, on lui fit faire uſage de racines d'ariſtoloche ronde, de gentiane, de feuilles de germandrée & de petite centaurée qu'il prit pendant trois mois de ſuite, avec toujours fort peu de ſoulagement ; mais enfin il ne voit aucun amandement ;

il porte les pieds, tantôt en-dedans, tantôt en-dehors. Les douleurs se font ressentir aux bras, aux épaules, aux genoux, aux pieds, & n'ont aucun endroit fixe, étant quelquefois particulières, & le plus souvent générales, &c.

Bottier, Chirurgien de Bourg.

IV. LETTRE.

Pour M. Sissaud, Professeur en Médecine à Orange, le 30 Octobre 1758.

Nous avons ici un Médecin, dont la triste situation intéresse infiniment toute notre Ville; il est âgé de 45 ans, il y en a 25 qu'il a ressenti les premières attaques de Goutte; mais elles n'étoient pas violentes, & duroient peu; depuis dix huit ans il en est tourmenté de la façon du monde la plus cruelle; elle le retient périodiquement tous les ans, cinq ou six mois dans le lit, avec des douleurs extraordinaires qui ne lui don-

nent presque point de relâche ; ordinairement sa Goutte commence à quelques jointures, soit du poignet, soit du coude, ou ailleurs, passe ensuite aux épaules, descend aux genoux & aux pieds, & ne le quitte point qu'elle n'ait successivement parcouru toutes les parties de son corps, & souvent trois ou quatre parties à la fois : sa Goutte est encore quelquefois accompagnée de très-violens maux de tête, occasionnés, soit par la vivacité des douleurs, soit plus vraisemblablement par les insomnies qu'elles lui procurent ; un de ces maux de tête l'engagea à se faire saigner au pied ; il se trouva plus mal que jamais ; la cuisse & la jambe gauche enflerent considérablement, le ventre fut tendu, & l'humeur goutteuse ayant passé dans l'intérieur, il sentit des douleurs d'estomac extraordinaires. Il a employé les amers & les apéritifs, il a pris le lait de vache, de chévre, d'ânesse, bouilli, coupé, écrémé, & enfin

de toutes les façons, ſans aucun ſuccès ; auſſi n'eſt-il porté pour les remèdes, pour lui ni pour les autres ; il vous prie cependant de lui donner des éclairciſſemens ſur les qualités de votre priſane, &c.

Du Flandray pour M. Siſſaud, Profeſſeur en Médecine à Orange.

V. LETTRE

M. Violleau, Curé de la Fougereuſe, près Angers, le 23 Mars 1759.

J'ai près de quarante-deux ans, mon grand-pere & mon pere étoient Gourteux, & mon pere mourut d'une révolution de Goutte. Je fus attaqué dès l'âge de dix-huit ans d'une anxieté ou oppreſſion habituelle ſur la poitrine ; d'abord on regardoit cela comme une eſpéce d'aſthme ; dans les accès violens, on me ſaignoit du bras, ce qui me ſoulageoit un peu pour le moment ;

la ſuite a fait voir que c'étoit une humeur goutteuſe, l'exercice & la tranſpiration m'en délivroient preſque pendant la belle ſaiſon; je paſſai environ dix ans dans cet état; à cette infirmité près, je me portois aſſez bien, j'avois de l'embonpoint & un grand air de ſanté; j'uſois beaucoup de thé, de caffé, & ſucreries, choſes qui m'étoient très-nuiſibles, comme l'expérience me l'a appris depuis. Et j'employois à des études très-ſérieuſes & très fatiguantes, tout le tems que je pouvois ôter à mes devoirs. A l'âge de 27 ans, je devins ſujet à des coliques violentes, dont j'eus trois ou quatre accès qui penſerent m'emporter; les lavemens me tirerent d'affaire, & je me trouvai preſque délivré de mon vieux mal; l'humeur ſe jetta dans le ventre. Quelque tems après être délivré de mes coliques, je commençai à ſentir quelques attaques de Goutte aux pieds, les accès devinrent plus forts, & j'étois

ſujet à des ſueurs très-abondantes, particuliérement pendant mon ſommeil. Il y avoit deux ans que je n'avois eu la Goutte, lorſque dans le Carême de 1757, je tombai dans une langueur & un mal-aiſe que je ne ſçaurois définir, dégoût, foibleſſe, & enfin le dénouement fut une eſpéce de ſyncope apoplectique ; je tombai de ma hauteur, ſans connoiſſance ; l'on m'approcha quelque liqueur ſpiritueuſe, & je revins ſur le champ. Je fus ſaigné deux fois au bras, le tartre émétique & le purgatif furent preſcrits ; je fus mieux pendant quelque tems. J'eus un accès de Goutte qui paſſa bruſquement dans huit jours ; je fus enſuite attaqué d'une anxiété ou contraction à l'eſtomac, accompagnée de friſſons, inquiétudes, vapeurs, intermittence du pouls, mouvemens convulſifs ; je me fis ſaigner & purger avec une médecine ordinaire ; ne trouvant point de ſoulagement, je pris le tartre émétique ; ce traitement

irrégulier ne fit qu'augmenter l'éréthiſme de l'eſtomac, & de tous les ſolides, ſur-tout du genre nerveux ; depuis ce tems-là, je ſuis toujours tourmenté de douleurs d'oppreſſions à la poitrine, à l'eſtomac, au bas-ventre, maux de tête, menaces d'apopléxie, &c. Le 7 Février 1758, j'eus un accès ſi violent, qu'on me regarda comme mort, c'étoient les plus vives douleurs à la poitrine, à l'eſtomac, & au ventre : la difficulté de reſpirer, la ſuffocation & le ſerrement de cœur étoient ſi grands, que je ne puis comprendre comment je n'y ſuccombai pas ; on me ſaigna deux fois au bras ; le lendemain je fus ſoulagé : deux jours après tout le mal me monta à la tête, & me remit dans le même danger qui me dura cinq jours ; il me ſurvint des ſueurs qui me ſoulagerent. Enfin, j'ai employé, pendant ces différens accès, les ſaignées, purgatifs, émétiques, les ptiſanes, les eaux de Vichy, les cautères, les véſi-

catoires, &c. & tout cela ſans aucun ſuccès; je peux même dire que ces différens remédes ont aigri mon mal, & m'ont laiſſé dans la ſituation la plus cruelle & la plus triſte.

Violleau, Curé de la Fougereuſe, à préſent à Angers.

VI. LETTRE.

Le Vicaire d'Argentan en Normandie, le 18 Janvier 1760.

Il y a quelques trente ans & plus que je ſuis dans les fers de la Goutte, & il y a environ douze ans que je ſuis dans une ſituation fort triſte d'un remède que l'on me fit dans ce tems: je fus attaqué de la Goutte aux Fêtes de la Pentecôte, & ayant ſenti un point de côté avec des crachats mêlés d'un peu de ſang, on m'appliqua ſur le côté un cataplaſme fait avec la verveine, le blanc d'œuf & du levain, qui, la premiere nuit, tira un

peu d'eau rouge ; mais ayant été renouvellé, la ſerviette qui étoit en quatre, fut la ſeconde nuit comme trempée dans le ſang, auſſi-bien que ma chemiſe, draps & matelats, & par-là je me trouvai guéri du mal de côté, & totalement de la Goutte : je fus bien ſurpris au bout de huit jours de me voir enflé, ce qui augmenta au point que je ne pus vêtir mes habits ; je fis venir alors le Médecin qui me traita comme attaqué d'une hydropiſie de poitrine, & me donna les remédes en conſéquence ; je vous dirai que les eaux manquerent la nuit de m'étouffer deux fois, ce qui m'obligea à paſſer pendant deux mois les nuits dans un fauteil : voyant que je n'avançois pas en guériſon, j'écrivis à un Médecin, mon camarade d'étude, qui raiſonna différemment, & attribua cette révolution à une humeur de Goutte, dérangée par le cataplaſme ; nouveaux remédes, pendant leſquels la Goutte ſe fit ſentir très-violemment,

ce qui diminua le volume des eaux qui tomberent sur les pieds, & je n'avois plus les jambes enflées que les soirs ; mais depuis ce tems de douze ans, je n'ai point de force dans les jambes, les cou de-deux-pieds, roides, ne peuvent marcher que très-difficilement à l'aide d'un bâton ; d'ailleurs, je ne peux plier les doigts des mains par le milieu ; infirmité qui m'a fait quitter le ministère où j'étois occupé en qualité de Vicaire, &c.

Le Vicaire d'Argentan en Normandie.

VII. LETTRE.

M. le Chevalier de Clary, Lieutenant de Messieurs les Maréchaux de France, pour la Noblesse, à Provins. Avril 1760.

Ma Goutte est inflammatoire, anciennement elle ne me prenoit qu'aux pieds, & ensuite aux genoux, & depuis trois

trois ans, elle se porte par fois dans la poitrine, & me cause des maux de tête violens. Je l'ai eue à l'âge de vingt-deux ans, mais il n'y a que depuis quelques années qu'elle m'attaque souvent & devient plus forte, me faisant garder le lit ou le fauteuil quatre mois de suite; j'ai quarante-huit ans, & j'en ai passé vingt-cinq au service. Je suis d'un bon tempérament, quoiqu'un peu échauffé, & je supporte mes maux fort impatiemment; on m'avoit fait prendre les amers il y a quelques années, qui me firent du mal au lieu du bien que l'on en attendoit, & qui m'ont causé des vents en abondance; ils se font sentir, sur-tout quand la Goutte commence à me prendre. Les purgatifs mettent l'humeur en mouvement, & les plus doux sont les seuls qui me conviennent, &c.

De Clary, Chevalier de S. Louis, Lieutenant de Messieurs les Maréchaux de France, pour la Noblesse.

VIII. LETTRE.

M. Molée, Bourgeois de Dijon, le 25 Mai 1760.

Le malade eſt âgé de 47 ans, attaqué d'un rhumatiſme goutteux depuis huit ans, pour lequel il a eu la facilité de faire tous les remédes que l'on lui indiquoit; cela n'empêchoit pas que le mal n'augmentât de jour à autre; car dans le principe, cela commença ſous le pied droit du côté du petit orteil, enſuite cela gagna les deux pieds, les deux genoux, l'épaule droite, la main gauche, & le col; ce qui lui laiſſoit une peine infinie à pouvoir marcher; ennuyé d'une ſi triſte ſituation, on lui conſeilla d'aller prendre les eaux de Plombiére, ce qu'il a malheureuſement fait il y a deux ans; pendant l'eſpace de quatorze jours qu'il en but ſept à huit verres, & juſqu'à douze par jour, il alla aux étuves, reçut les douches, ce

qui enflamma beaucoup les parties attaquées, notamment les pieds & les genoux qui enflerent extraordinairement, ce qui l'obligea de tenir le lit. Il ne sentit que le col de soulagé : depuis ce tems, s'étant fait transporter dans sa Patrie avec beaucoup de peine, on lui ordonna de prendre le lait, ce qu'il a exécuté sans succès ; & comme il étoit violemment tourmenté, on lui donna une teinture d'olivette pour le calmer, ce qu'il est obligé de continuer, sans quoi il est plus tourmenté qu'à l'ordinaire. Ces eaux l'ont réduit à tenir le lit, ayant les pieds, les genoux, & les mains tendus & pleins de nodus ; ensorte qu'il ne peut se remuer & faire aucun exercice de ses membres ; toujours couché sur son dos, on ne peut le lever qu'à l'aide de six personnes, & avec des alaises ; toutes les parties de son corps sont desséchées, il est presque continuellement en sueur, &c.

Molée, Bourgeois de Dijon.

IX. LETTRE.

M. Henry Hault, Imprimeur de la République de Fribourg en Suisse, en Mai 1758.

Je ne peux préciſément vous rappeller l'époque de mes maux. La Goutte m'a pris avant l'âge de trente ans, & les premiers accès ont été aſſez ſimples, & ſe ſuccédoient tous les ans, & quelquefois plus tard ; je ſuis actuellement retenu dans le lit ou dans la chambre, depuis douze ans conſécutifs ; la Goutte ayant parcouru ſucceſſivement toutes les articulations, a réflué dans l'intérieur, & n'a épargné aucun viſcère, la tête, le col, la poitrine, l'eſtomac, le bas-ventre, les reins, & enfin m'a mis dans un état difficile à exprimer ; je peux vous aſſurer que perſonne n'en a jamais été martyriſé comme je le ſuis ; apoplé-

xie, paralyſie, eſquinancie, inflammation de poitrine, coliques d'eſtomac & des inteſtins, ardeurs & rétentions d'urines, &c. tous ces fâcheux accidens ſe ſont faits reſſentir, & augmentent par les effets des remédes que j'ai employés. J'ai eu recours aux ſaignées, vomitifs, purgatifs, ſudorifiques, amers, & enfin à tous les remédes que l'on m'a conſeillés, ſans en recevoir aucun avantage, me trouvant actuellement plus tourmenté que jamais, &c.

Henry Hault, Imprimeur de la République de Fribourg.

X. LETTRE.

M. de Malliard de Romon, Ancien Bailli de Farvagny, à Fribourg en Suiſſe, en 1758.

L'inutilité d'un nombre de remédes que j'ai pris pour le ſoulagement de

ma Goutte m'avoit décidé de n'en faire jamais plus d'usage. Je vous dirai seulement que tous mes accès actuels sont très-violens, ils se portent à l'estomac, & me font appréhender pour mes jours. Un Médecin d'Annecy m'ayant promis un soulagement marqué dans l'effet de ses remédes, je lui offris, en cas de réussite, un secret contre l'épilepsie, que me donna un Chirurgien-Major étant au service d'Espagne, & dont j'ai vû les succès les plus marqués. Je vous en rendrai le maître, si votre ptisane change ma situation. Je me décide à la prendre, malgré les instances de ma famille, étant persuadé que vous ne l'annonceriez pas, si elle avoit quelque chose de dangereux, &c.

De Malliard de Romon.

XI. LETTRE.

M. Bécoſtés, Médecin à Mercé, près Beauvais, en Mai 1758.

La réputation de vos remédes me fait eſpérer d'y trouver un ſoulagement que n'a pû me procurer un nombre de remédes, tels que ceux que l'on ordonne généralement aux Goutteux. Je ſuis âgé de 60 ans, & mes accès ſont plus fréquens & plus vifs depuis quelques années; je ſuis preſque privé du mouvement de mes pieds, & marche fort difficilement à l'aide d'une canne, &c.

Bécoſtés, Médecin.

XII. LETTRE.

Le R. P. Gabriel de Bourg en Breſſe, en Avril 1759.

Le dernier accès de Goutte que j'ai eſſuyé a été fort long & fort vif ; il m'a laiſſé une ſi grande foibleſſe aux pieds, que j'ai bien de la peine à marcher ; & quand il ſe rencontre quelques petits cailloux, ou quelques corps durs & un peu élévés, j'en ſouffre conſidérablement ; pendant mes différens accès, j'ai employé les remédes généraux, tels que l'on eſt dans l'uſage de les propoſer pour cette maladie ; je n'en ai reſſenti aucun bon effet ; je peux même m'en plaindre, puiſque je ſuis plus mal à préſent que précédemment. J'ai confiance en vous, &c.

Le R. P. Gabriel de Bourg en Breſſe.

XIII. LETTRE.

Le R. P. Fidèle de Meximieux de Bourg en Bresse, en Septembre 1757.

Je suis âgé de 52 ans, & la Goutte a commencé de me visiter il y a dix-huit ans. Mes premiers accès ont été assez simples & naturels, & j'avois des intervalles d'un an, & même de dix-huit mois. Dans les commencemens, l'on me saignoit & me purgeoit. Mais depuis quatre ans, mon dernier accès m'a totalement estropié ; j'ai les pieds enflés, & l'un est ouvert, jettant une abondance d'humeurs, mes genoux pliés sont sans mouvement, & je suis trousse & replié dans mon lit ; il y a six mois que j'eus une violente fièvre dans l'accès. L'on me fit plusieurs saignées, l'on me donna les vomitifs, purgatifs, beaucoup de remédes particuliers, tels que les diaphorétiques, ab-

ſorbans, apéritifs, tous les calmans, & cela ne me fit aucun bien; depuis ce tems, je ſuis très-maigre & deſſéché, n'ayant aucun appétit, prenant même du bouillon avec peine. Je ſuis privé du ſommeil, & je ſouffre beaucoup, &c.

Le R. P. Fidèle de Meximieux de Bourg en Breſſe.

Quoique je ne cherche point à établir ma réputation par des Certificats qui paroiſſent quelquefois mendiés, & qui annoncent de la préſomption, je ne peux cependant me diſpenſer de citer ceux qui ſont les plus authentiques, & les plus utiles à la ſociété, qui en peut tirer avantage. J'ai reçu beaucoup de Lettres, & les Particuliers qui me conſultoient s'arrêtant au préjugé, les uns demeuroient dans le ſilence; d'autres commençoient le reméde, & le quittoient peu de jours après. Quelques autres le continuoient, n'obſervant au-

eun régime, & vivant dans les plaisirs. Et quelques-uns enfin plus dociles faisoient honneur au reméde dont ils sont très-satisfaits. Je n'en citerai que quelques exemples.

PREMIÉRE LETTRE
JUSTIFICATIVE.

J'Ai fait un usage de votre ptisane, conformément à votre ordonnance. Je m'en trouve à merveille, mes douleurs sont dissipées, je dors bien, & ai de l'appétit, je marche dans ma chambre; j'ai eu un accès de Goutte il y a quelques jours; je tremblois à son approche, mais il a été fort léger, & j'en ai été quitte pour la peur, ne m'ayant alité que trois ou quatre jours, &c.

Henry Hault, Imprimeur de Fribourg en Suisse.

II. LETTRE.

Je vous tiendrai ma promesse ; & dès que je retournerai dans ma Terre de Romon, je vous enverrai mon secret contre l'épilepsie ; je me trouve fort bien de l'usage de votre ptisane ; je vous prie de m'en renvoyer. Longtems après l'avoir finie, j'ai essuyé un accès de Goutte ; il a été bien plus doux & plus court que les précédens ; il ne s'est point fait ressentir à l'estomac qui étoit devenu son siége ordinaire ; j'en suis fort content, &c.

De Malliard de Romon.

III. LETTRE.

J'ai pris votre ptisane aussi régulièrement que vous le conseillez ; j'ai pris de l'appétit, & n'en ai point été incommodé ; les effets m'ont prouvé qu'elle agit par la transpiration, & facilite l'é-

vacuation des urines. J'ai eu un accès de Goutte un mois après cet usage ; il n'a pas été comparable à ceux qui me tourmentoient régulièrement en Septembre ; ma santé est meilleure que celle dont je jouissois depuis long-tems ; le mouvement de mes pieds est devenu plus libre. Je n'oublierai rien pour vous procurer la confiance, &c.

Bécostés, Médecin à Mercé, près Beauvais.

IV. LETTRE.

Quelques jours après l'usage de votre ptisane, & un doux purgatif, j'ai commencé à m'appercevoir que le pied qui m'incommodoit le plus étoit dégagé, j'ai continué pendant trois mois ; & mes forces augmentant chaque jour, je marche facilement à présent, & ne ressens plus de douleurs. J'ai eu un accès de Goutte, étant à Nantua en Bugey, où je prêchois le Carême, ce qui

m'inquiéta beaucoup ; je me trouvai trois prises de votre Poudre, dont je fis trois bouteilles de votre ptisane ; elle agit si efficacement, que j'en fus délivré en quatre jours, & continuai ma mission, ce qui est connu du Public, & particuliérement de Messieurs les Bénédictins de Nantua.

Le R. P. Gabriel de Bourg en Bresse.

V. LETTRE.

Je commençai votre ptisane le 8 Septembre, le quinziéme du même mois, je repris l'appétit & le sommeil; le vingt-cinq de ce mois, mes genoux se déplierent, & je marchai dans ma chambre à l'aide de mes bâtons. Le quatre du même mois d'Octobre suivant, je descendis au Réfectoire, & dans le courant du même mois, j'ai célébre la sainte Messe, au grand éton-

nement de toute la Ville ; ma ſanté & mes forces ont toujours augmenté, j'ai eu deux accès de Goutte en 1758 & en 1759, qui ne m'ont point fait ſouffrir, & n'ont pas été longs ; vous avez été témoin de celui de 1760 que je m'étois procuré, en me fatiguant au confeſſionnal : votre ptiſane en fut le ſpécifique, je me trouve fort bien, &c.

Le R. P. Fidèle de Meximieux de Bourg en Breſſe.

CERTIFICAT DE LYON.

Le nommé Blanc de la petite Sainte-Foy, près Lyon, âgé de dix-neuf ans, & perclus d'un rhumatiſme goutteux depuis trois ans, fut conduit à l'Hôpital de Lyon, où on lui ordonna bien des ſaignées ; il fut émétiſé & purgé ; l'on employa différens appéritifs, & autres remédes fort inutilement ; comme il avoit les genoux & les jambes

extrêmement enflés, on lui fit des scarifications à un genou, & on y appliqua des emplâtres. Ce traitement, qui dura près de deux ans, étant infructueux, il fut renvoyé dans sa chaumière. Mademoiselle du Roset, native de Paris, & qui demeure à ladite Sainte-Foy, extrêmement charitable, touchée de la misère de ce jeune homme réduit dans sa chaumière, sur un peu de paille, lui procura tous les secours nécessaires pour faire usage de ma ptisane avec fruit; un mois après ledit usage, il quitta la maison, & alla dans le Village, étant appuyé sur des bâtons, ne ressentit plus de douleurs, étant précédemment perclus dans son lit.

Blanc de Sainte-Foy de Lyon.

VI. LETTRE.

J'étois attaqué d'un Rhumatiſme goutteux univerſel, depuis douze années, n'ayant que la tête de libre ; j'ai employé tous les différens remédes méthodiques, & ai même fait quelque uſage de ceux des empyriques, ſans aucun ſuccès. Les eaux de Bourbon & les douches que l'on m'avoit conſeillé, m'occaſionnerent les mouvemens convulſifs les plus violens. L'on employa enſuite les cornets, & l'on me tira, par ce moyen, plus de douze livres de ſang, ce qui me réduiſit dans un état affreux ; de retour à Paris, mon mal continuant avec la même violence, ſans me donner de repos, j'ai eu recours à la ptiſane de M. *Chavy de Mongerbet*, Médecin, que j'ai continué exactement quelques mois, en obſervant un régime ſimple & uſité ; j'en ai reçu des ſoulagemens

marqués de jour en jour, & aujourd'hui je ne reſſens aucune douleur, marchant comme dans ma premiere ſanté, & me porte très-bien. A Paris, ce 30 Octobre 1760.

Borel Rogard à l'Hôtel de Narbonne, rue Thérèſe.

VII. LETTRE.

J'étois attaqué de la Goutte depuis pluſieurs années, & particuliérement depuis dix-huit mois qu'elle ſe portoit à la poitrine & à l'eſtomac, ſucceſſivement, ſans me donner de repos; je tombai même deux fois ſans connoiſſance, des accès à l'eſtomac, qui m'avoient pris en quittant le ſiége du carroſſe de Monſeigneur le Dauphin. La Médecine ayant employé inutilement les ſaignées, purgations & différens adouciſſans, j'ai fait uſage quelque tems de la ptiſane de M. *Chavy*

de Mongerbet, qui m'a rendu la santé ; je ne ressens aucune douleur, & je suis de mieux en mieux chaque jour. A Versailles, le 2 Novembre 1760.

Poulain, Cocher du Roi.

Le Sieur Poulain ayant fait usage de ma ptisane balsamique de l'avis de M. Coulom, Docteur-Régent, se purgea sans son avis, & en mon absence, ce qui lui porta sur le champ la Goutte dans les premières voies, & fut bien-tôt rétabli par deux saignées de pied que lui ordonna M. Coulom, lui conseillant de continuer la ptisane.

VIII. LETTRE.

J'avois un accès de Goutte aux épaules, aux coudes, & aux poignets, & j'étois cloué dans mon lit ; mon Chirurgien m'ordonnoit des ptisanes & des cataplasmes de mie de pain &

de lait. Dans cette situation, je pris quelques bouteilles de la ptisane de M. *Chavy de Mongerbet*, qui me procurerent bien-tôt le sommeil & la tranquillité ; le huitiéme jour j'ai été en état de sortir. A Séve, près Paris, ce 20 Octobre 1760.

Le Gris.

IX. LETTRE.

La Goutte avoit commencé de se faire ressentir chez moi, dès l'âge de trente ans, & les accès avoient été très-vifs & très-fréquens. Le dernier accès me rendit perclus de tous mes membres, ne pouvant aller de mon lit dans un fauteuil, & cette triste situation duroit depuis six années consécutives. Je ne peux rappeller les différens remédes que j'ai employés inutilement. J'ai commencé la ptisane de M. *Chavy de Mongerbet*, au commencement du mois d'Août de cette an-

née ; ſes effets ont été ſi heureux ; qu'en moins de deux mois, j'ai été en état d'écrire, me promener par la Ville, aidé de mes bâtons, & ai déja monté à cheval pluſieurs fois. A Gex, près Genève, ce 10 Octobre 1760.

Poncet.

X. LETTRE.

Je ſuis attaqué de la Goutte depuis vingt ans, avec des accès plus ou moins fréquens & vifs ; j'appris par des écrits publics, que M. *Chavy de Mongerbet*, Médecin de Bourg en Breſſe, avoit compoſé une ptiſane pour ſoulager cette cruelle maladie, & j'en fis venir quelques bouteilles en 1758, dont je me ſervis dans un accès, & en fus très-ſatisfait ; l'année ſuivante j'en fis encore quelque uſage avec le même ſuccès. M'étant rendu à Paris depuis quelques mois, j'y ai

pris un accès de Goutte aux pieds, aux genoux. Ne croyant point M. de *Mongerbet* dans cette Ville, un Aventurier vint me proposer un onguent pour me guérir, ce que j'acceptai; à la seconde friction la Goutte me remonta aux épaules, aux coudes, & aux mains, & je ressentis un feu & un déchirement sur la peau, particuliérement à la poitrine. J'envoyai au logement ordinaire de M. de *Mongerbet*, qui, se trouvant à portée de me secourir, me vint voir, & m'ordonna sa ptisane; je fus tranquillisé dès le troisiéme jour; & l'accès diminuant de jour en jour, j'ai été bien-tôt entiérement rétabli. A Paris, ce 22 Novembre 1760.

Morier de Monbrison, rue des Tournelles, chez M. Dufaut, Loueur de Carrosses.

XI. LETTRE.

J'avois fait usage de différens remédes pour calmer ma malheureuse Goutte, & cette variation, au lieu de me soulager, paroissoit augmenter mes maux. Instruit par nos Religieux des bons effets de la ptisane de M. de *Mongerbet*, j'en commençai l'usage qui me mit bien-tôt dans le cas d'en faire l'éloge, & d'écrire une Lettre de remerciemens à ce Médecin.

Villefranche en Beaujolois. Natal.

Différens Particuliers de Versailles ; & le Procureur des Célestins de Lyon, qui en font usage depuis quelque tems, s'en trouvent très-bien, de même que des Seigneurs à Paris, & notamment M. le Marquis de Bonnac, précédemment Ambassadeur en Hollande, qui en a ressenti les plus heureux effets, dans un accès de Goutte presque général,

& ſous les yeux de M. de Bordeux ſon Médecin, &c.

Le Public n'eſt pas dans le cas d'appréhender des ſuites fâcheuſes de ces doux remédes, puïſque les Chefs de la Médecine, qui le connoiſſent, aſſurent avec vérité qu'il ne peut produire des effets contraires en aucun cas; ils peuvent ne pas être auſſi ſenſibles & auſſi complets chez tous les malades, ſoit par les complications cachées par le mauvais régime, ou par la caducité & l'affaiſſement de la machine, que des débauches continuées, ou des remédes contre-indiqués, ont pu beaucoup affoiblir. Dans ces cas, je conſeille la conſtance dans l'uſage du reméde, & dans l'exactitude du régime, ſans lequel tous les remédes deviennent impuiſſans.

J'ai dit que la Goutte faiſoit mon unique étude, & que je n'employois ma poudre, formant ma ptiſane balſamique,

ſamique, que dans cette maladie, & celles qui y avoient rapport, telles que Rhumatiſmes goutteux, &c. Pour ne point quitter mon ſujet, & donner un exemple inſtructif à ces habiles fabriquans de remédes univerſels, qui acquéreroient une réputation plus ſolide, s'ils les employoient dans les ſeules maladies, auxquelles ils pourroient être propres; je ne citerai point ſes effets ſur des dartres invétérées qui couvroient les jambes d'un Particulier, & l'empêchoient de marcher; quoique cette cure ait été opérée par l'uſage ſeul de ma ptiſane, dont j'ai les preuves en main, je ne dois point m'en prévaloir, & aſſurer qu'elle guériroit toutes les dartres. Un reméde bien étudié & appliqué à propos, a des qualités particulières pour une maladie dont on connoît bien la nature, & devient infructueux ou nuiſible dans celles qui ne reconnoiſſent pas un

même vice dans le sang; il est même surprenant de voir un nombre d'hommes sages & éclairés qui se laissent séduire, & se persuadent que l'on peut trouver dans un seul remède la Médecine universelle.

ORDONNANCE.

Cette Ordonnance qui n'est fondée que sur les observations & la pratique, doit être suivie & lûe avec attention; comme la société n'est remplie que d'hommes turbulens & critiques, qui se font une étude de blâmer ce qu'ils ne connoissent pas, soit qu'ils suivent les sentimens qui leur sont naturels, ou que guidés par le préjugé, ils cherchent à détruire ce qu'ils devroient approuver, en remontant au principe; je donne ici tous les moyens propres aux effets de mon remède, en faisant attention aux différences des tempéramens &

des humeurs des Goutteux : je dis que ma ptisane balsamique ne peut jamais être contraire ; comme cela ne suffit pas, je dois la rendre utile à tous ; pour y parvenir, je la conseille dans les accès, & l'on en boira une bouteille chaque jour, divisée en douze gobelets que l'on prendra de demi en demi-heure, chauffée au bain-marie, continuant tout le mois. Si l'on est perclus, ou disposé à le devenir, l'on boira la bouteille par jour pendant un mois, & chopine tous les jours pendant un ou deux mois suivans, parce que les maux anciens veulent un plus long traitement. Ceux qui ont les principes du sang fort exaltés, dont la Goutte est très-chaude & bilieuse, & dont les accès sont très-violens, si le lait passe bien, couperont une bouteille avec un quart de lait bouilli & écrémé, continuant de même, s'il n'y a point

de contre-indication ; pendant les premiers tems des accès, l'on recevra quelques lavemens de lait, avec une once & demie de caſtonade. Si l'excès des douleurs prive du ſommeil, l'on prendra pendant quelques ſoirs, ſur les neuf ou dix heures, un julep fait avec une once & demie d'eau de laitue, & autant d'eau de chardon béni, demi-once d'eau de fleurs d'orange, dix grains d'yeux d'écreviſſes préparés, demi-once d'huile d'amandes douces, demi-once de ſirop de pavot, & un gros de confection hyacinthe. Quoique je ne conſeille aucune eſpéce de topiques, ou applications extérieures, s'il ſe trouvoit des cas où le malade ne fût ſuſceptible d'aucun ſoulagement, par des diſpoſitions ou des complications très-particulières, il feroit bouillir une poignée de graines de lin bien écraſées dans un mortier, & une cuillerée *de farine de ſquine*

dans un peu de lait, en consistence de bouillie épaisse, il y froisseroit trois ou quatre jaunes d'œufs cuits durs, dont il feroit une pâte, qu'il étendroit sur un linge, l'appliquant sur le mal, ne pouvant le faire que sur les pieds, les genoux, les mains ou les coudes, & toujours chaudement; je ne conseille cet usage que quand le mal résiste à tous les adoucissans proposés.

Faisant attention que tous ces calmans sont infructueux sans la ptisane qui attaque le principe, l'on ne se servira de doux émétiques que dans des cas bien marqués & connus de son Médecin dont on suivra les avis. Tous les purgatifs actifs irritent trop. Voici celui que je prescris en général. Prenez un gros & demi de follicules, des fleurs de mauves, de pêcher, de camomille Romaine & de l'anis vert, de chaque, une pincée,

& de la squine, un demi-gros que vous ferez bouillir un instant ; l'ayant passé, vous y ferez fondre deux onces de manne, & vous passerez par un linge une seconde fois ; ceux qui ne peuvent supporter la manne, feront dissoudre dans la première colature deux onces de sirop de chicorée, composé de rhubarbe. Ceux qui sont fort difficiles à émouvoir, ajoûteront à ce purgatif vingt ou trente grains de poudre cornachine. Comme je n'ai observé aucun bon effet des saignées du bras, je n'en conseille point l'usage, à moins que le Médecin qui suit la maladie ne la juge à propos dans certains cas. Celle du pied convient beaucoup dans la Goutte remontée, & produit de très bons effets, n'en faisant point un abus. J'ai démontré l'inutilité & les suites des eaux minérales dans la Goutte par les Lettres pratiques que j'ai citées,

de même que de tous les ſpécifiques ; une répétition ſeroit ennuyeuſe ; je ne conſeille aucune eſpéce de bains ; quand l'on voudra laver ſes pieds, &c. ce ſera au moyen d'une ſerviette trempée dans l'eau chaude. Il ne faut point ſe mouiller, ſoit à la pluie ou à la roſée ; & quand le cas arrive, il faut ſe changer promptement, de même que dans les ſueurs excitées par la marche ou d'autres fatigues. Tous les excès du corps & de l'eſprit ont de mauvaiſes ſuites, particuliérement ceux des femmes & du vin. Il faut être modéré en tout, de même que dans l'exercice qui doit toujours être relatif aux forces d'un chacun. Un Goutteux doit peu faire d'uſage du maigre, excepté des légumes préparés ſans huile, & d'un peu de poiſſon grillé. Quand il ſe rencontre des complications vénériennes, il faut ſe faire

traiter en conſéquence, en déclarant que l'on eſt Goutteux, afin que le traitement ſoit plus doux. Je ne détermine rien pour le repas; les uns ſont obligés d'en faire pluſieurs, & d'autres n'en font qu'un; j'aimerois cependant mieux que l'on prît quelque choſe le ſoir, pour attendre plus tranquillement le repas du lendemain, l'appétit ſeroit moins vorace, & aidé d'une maſtication plus lente, occaſionneroit de meilleures digeſtions. Je ne peux trop répéter combien l'abus du vin eſt pernicieux, & défendre l'uſage des vins de liqueurs, & particuliérement des liqueurs. Comme ma ptiſane n'a rien de gênant, n'agiſſant que par la ſécrétion des urines; & par une douce tranſpiration, l'on ſortira pendant ſon uſage, dès qu'on le pourra, conſeillant de la récréation, particuliérement aux perſonnes de Cabinet, & aux mélan-

coliques. Ceux qui obſervent un régime ſuivi, feront bien d'en boire quelques bouteilles à l'entrée du printems & de l'automne; ceux qui vivent différemment, n'y trouveront des reſſources que dans leurs accès. Son effet eſt de rendre les accès fort doux, les éloigner, & empêcher les révolutions, ce qui eſt d'une très-grande conſéquence. Elle n'eſt formée que des ſimples les plus recherchées. Voici comme l'on la prépare.

Prenez une priſe de ma poudre, jettez-la dans une caffetière d'eau bouillante qui tienne une bouteille, meſure de Paris, faites-la bouillir un bon quart-d'heure, & remuant toujours avec une cuillère d'argent, retirez-la & la couvrez; quand elle ſera refroidie, vous la verſerez doucement dans la bouteille, & jetterez le marc qui eſt au fond; il n'en faut faire qu'une chaque fois. Je ne dé-

termine rien ſur le nombre de fois que l'on doit ſe purger dans l'année, il faut conſulter ſon Médecin qui connoît les cas & les beſoins de l'ordonner. Mais j'ai vû de trop fréquens purgatifs occaſionner promptement des révolutions de Goutte ; & il ne faut jamais ſe purger pendant que l'humeur de la Goutte s'annonce, mais ſe ſervir du lavement indiqué. Il faut avoir le ſoin d'affranchir ſes Lettres, ſans quoi elles reſtent au rebut. Le prix pour chaque priſe, faiſant la bouteille, eſt de trois livres, & j'en facilite l'uſage à ceux qui ne ſont pas en état de faire cette dépenſe.

Toutes mes obſervations ne regardant que la Goutte, les Rhumatiſmes, Sciatiques, & les douleurs qui y ont du rapport, & que l'on ne diſtingue pas aſſez exactement ; je conſulterai uniquement ſur cette par-

tie ; je ferai chez moi depuis onze heures du matin jusques à une heure, & depuis trois heures après-midi jusques à quatre heures & demie, & répondrai exactement par la poste à ceux qui me consulteront, priant qu'on ait l'attention d'affranchir les Lettres. J'établis des correspondances dans chaque Capitale des grandes Provinces du Royaume, où l'on trouvera ma poudre pour la ptisane balsamique, l'Ordonnance & le Traité de la Goutte ; chaque Correspondant aura le soin de l'annoncer ; mon remède se trouvera en tout tems chez M. *de la Font*, à Paris où je loge ; & à Versailles, chez M. *de Jolival*, rue S. François.

Je dis que j'adoucirai les moyens d'user de mon remède à ceux qui ne peuvent faire cette dépense, & je ne le ferai qu'en me produisant les Certificats des Curés ; au moyen de ces

Certificats, je me conformerai aux facultés des Particuliers, ou le leur donnerai *gratis*. Ceux que le préjugé empêche d'avoir recours à mon reméde, & à qui il arrive de promptes & violentes révolutions de Goutte qu'il faut dériver aux pieds, prendront une prise de ma poudre ; on la fait bouillir dans un demi-septier du meilleur vin d'Espagne, pendant un instant ; l'on en donne un verre, & demi-heure après la saignée du pied se fera ; il n'est point de Goutteux qui ne doive s'en pourvoir, pour être dans le cas de parer promptement des coups si terribles. Les jours suivans, l'on continue ma ptisane de la façon indiquée. L'on n'en prend qu'une seule prise dans le tems de la révolution de l'humeur, ou autrement Goutte remontée. Comme plusieurs Goutteux négligent de se purger, par des répugnances invincibles, je donne une

poudre purgative, très-douce & spécifique pour les Goutteux, que l'on incorpore dans du miel de Narbonne, bûvant par-dessus un bouillon fait avec demi-livre de maigre de veau, douze jujubes, & une pomme de reinette coupée en quatre; l'on prend trois ou quatre fois de ce bouillon dans la matinée. Le prix de chaque prise est de vingt-quatre sols.

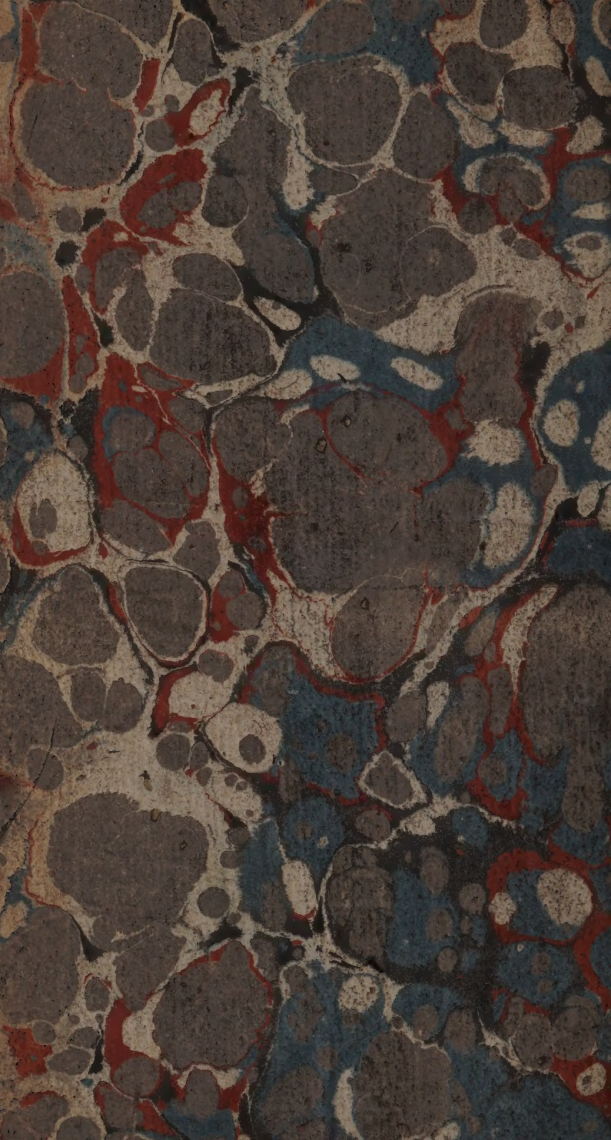
Ce purgatif, dont les effets sont très-doux, convient particulièrement à tous ceux qui ont eu quelque virus, dont la cure n'a été que palliative; il en faut prendre plusieurs jours de suite, pour assurer la guérison, & passer à l'usage de ma ptisane, quand il y a complication de Goutte. Chaque année j'augmenterai ce Traité de faits nouveaux & d'observations intéressantes relatives à la Goutte, & aux différens vices du sang que l'on ne vient pas à bout de guérir.

Je loge chez M. *de la Font*, petite

rue Roch, Quartier Montmartre, où je ferai tous les hyvers, & paſſerai les étés à Pont-de-Vaux en Breſſe, par Mâcon, pour la collection de mes ſimples. La Goutte ayant beſoin de ſecours auſſi prompts, que les accès ſont violens & imprévus, l'on peut ſe pourvoir du reméde, & le garder quelques années, ſans aucune altération. Cette précaution eſt le moyen le plus aſſuré d'empêcher les révolutions, & de porter bientôt le calme dans le ſang. Chaque priſe pour une bouteille ne peſant pas deux drachmes, on peut en faire les envois par la poſte.

CHAVY DE MONGERBET,
Docteur en Médecine.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre : *Nouvelles Obſervations ſur la Goutte*, &c. par M. Chavy de Mongerbet. A Paris, ce 29 Décembre 1760.

MORAND, Cenſeur Royal.